

LE PROTOCOLE MARCEAU

Seb Le Réveur



LE PROTOCOLE MARCEAU

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Procès-verbal de découverte : Quai d'Orsay	4
Chapitre 2 : Anamnèse d'une chute	8
Chapitre 3 : Audition n°01 : Paul Larrieu	15
Chapitre 4 : Logistique : Le hub de Saint-Denis	21
Chapitre 5 : Transcription d'écoute : PIN to PIN	27
Chapitre 6 : Note de service : L'asphyxie	39
Chapitre 7 : Interrogatoire : Saïd le prestataire	49
Chapitre 8 : Rapport médico-légal : Scellé n°24	63
Chapitre 9 : Parloir : Fleury-Mérogis	68
Chapitre 10 : Le Levier législatif	72
Chapitre 11 : Perquisition : Rue de Grenelle	76
Chapitre 12 : La trahison de classe	82
Chapitre 13 : Confrontation finale : Art. 432-1	92
Chapitre 14 : Le grippage de la machine	101
Chapitre 15 : Classement sans suite	111

Chapitre 1

Procès-verbal de découverte : Quai d'Orsay

04h15. L'air du Quai d'Orsay est une masse compacte, chargée d'une humidité qui s'insinue sous les revers du pardessus de Romain Videl. Il franchit le seuil de l'appartement du deuxième étage, un espace de cent quatre-vingts mètres carrés où le silence possède une texture dense, presque solide. Sous ses semelles, le parquet en point de Hongrie craque avec une netteté indécente. À sa droite, le boîtier de contrôle thermique affiche une valeur fixe, rétroéclairée en vert pâle : 18,0°C. La climatisation ronronne avec une régularité de métronome, maintenant une atmosphère de chambre froide qui neutralise les odeurs organiques. Vidé ne retire pas ses gants. Il ajuste la sangle de sa sacoche, ses yeux scannant la pièce selon un balayage azimutal, du tapis d'Aubusson aux moulures du plafond.

Héloïse Marceau est affaissée contre le piétement d'une console Louis XVI. Son corps forme une virgule rigide. Elle porte une robe de soie noire dont l'ourlet est remonté à mi-cuisse, révélant une peau d'une pâleur de kaolin. Le sang a déjà coagulé en une nappe sombre autour de sa tempe droite. Vidé s'accroupit, attentif à ne pas froisser la laine du tapis. Près de la main gauche de la victime, un BlackBerry Bold 9700 gît, le clapet de cuir ouvert. Sur l'écran noirci, une fine traînée de poudre blanche dessine une ligne brisée, interrompue par l'empreinte grasse d'un pouce.

— « État des lieux, capitaine ? »

La voix du technicien de la PTS, Morel, est sèche. Il se tient dans l'encadrement de la porte, son reflex suspendu au cou.

— « Position en décubitus latéral droit, Morel. Température stabilisée à 18 degrés.

C'est une consigne ou un automatisme ? »

— « Le thermostat est bloqué, capitaine. Programmation centralisée. »

— « Notez-le. Observez la zone de dispersion à deux mètres du corps. »

Videl désigne du bout de son stylo une constellation de fragments translucides qui scintillent sous les néons d'appoint. La réfraction de la lumière trahit la densité d'un cristal de haute manufacture. On y distingue encore une partie du tampon de la manufacture de Baccarat, gravé à l'acide. Les arêtes sont tranchantes, nettes, sans traces de frottement.

— « La collection Harcourt, murmure Morel en s'agenouillant. C'est du lourd. »

— « Ce n'est pas le poids qui m'intéresse, Morel, c'est la cinétique. Les débris sont projetés vers l'entrée, pas vers la victime. Le choc a eu lieu derrière elle. »

Videl se relève, ses vertèbres craquant discrètement. Il s'approche du terminal sans le déplacer. La poudre sur le trackpad optique possède une granulométrie très fine, presque volatile. C'est de la pure, celle qui ne circule que dans les circuits fermés des ministères. Il mesure l'écartement entre l'appareil et l'index de la jeune femme : sept centimètres. Un gouffre administratif.

Un bruit sourd rompt le fil de sa réflexion. Le mécanisme de l'ascenseur hydraulique gémit au bout de la galerie. Quelqu'un vient de valider un badge au rez-de-chaussée.

— « Morel, prélevez la poudre. Scellé sécurisé. Ne passez pas par le labo central, envoyez ça directement à Garches. »

— « Procédure dérogatoire ? »

— « Procédure de survie. »

Le capitaine se dirige vers la fenêtre et écarte le rideau de velours. En bas, dans la cour d'honneur, une berline sombre stationne, moteur tournant. Un homme en descend, parlant nerveusement dans un téléphone identique à celui qui gît sur le

bureau. Videl reconnaît la silhouette massive de celui qu'on surnomme "Le Notaire".

— « Il est là, murmure Videl. Terminez les clichés sur le clavier. Je veux chaque grain de poussière avant qu'il n'entre. »

Le pas de l'homme s'arrête devant l'entrée. Deux coups secs, autoritaires. Sans attendre, la poignée de laiton tourne. Saïd entre. Son manteau de cachemire sombre est impeccablement coupé, encore perlé par la brume. Ses yeux, sombres et analytiques, se fixent sur la main de Morel qui glisse un prélèvement dans un sac plastique.

— « Vous contaminez la scène, Capitaine. C'est regrettable pour la procédure. »

— « Monsieur Saïd. Déclinez l'objet de votre présence dans une zone sous scellés. »

— « Je viens récupérer des dossiers de la commission des finances. Demande expresse de la Direction. »

— « La Direction n'a aucun pouvoir sur l'Article 54. Reculez de trois pas. »

Videl n'a pas haussé le ton. Il observe la légère sudation sur les tempes du Notaire, un détail que son parfum coûteux ne peut dissimuler.

— « Ce téléphone contient des données sensibles pour la sécurité de l'État, insiste Saïd en fixant l'appareil. »

— « Ce téléphone est désormais une pièce à conviction dans une enquête pour mort suspecte. »

— « Une overdose, Videl. Ne jouez pas au héros. Paris n'aime pas les héros. »

Videl sort son carnet. Le clic du stylo bille est le seul signal de son passage en mode interrogatoire.

— « Pourquoi détenez-vous un accès physique à ce bureau à quatre heures du matin ? »

— « Ma présence est contractuelle. Je gère des flux. »

— « On ne gère pas des flux avec un double des clés à cette heure-ci sans raison, Saïd. »

Videl s'approche du secrétaire Empire. Une fine trace de frottement marque la serrure du tiroir supérieur. Le métal mis à nu brille, dépourvu de patine. Les micro-rayures sont fraîches. Il tire légèrement : le tiroir coulisse avec un gémissement. À l'intérieur, une liasse de documents "Confidentiel – Commission des Finances". Sur la première page, le nom de Paul Larrieu est souligné en rouge, à côté d'un chiffre : 4,2 millions d'euros.

— « Morel, mesurez la distance entre le terminal et la main de la victime. »

— « 142 millimètres, Chef. Trop loin pour une consommation immédiate. »

— « Exact. Elle n'a pas pris cette ligne. Elle attendait quelqu'un pour le faire. »

Videl revient vers le corps. Il remarque enfin un détail : une marque circulaire sur la pulpe de l'index droit d'Héloïse. Un enfoncement précis, de moins d'un millimètre. Il saisit l'appareil par les tranches. L'écran s'allume, diffusant une lumière bleutée qui souligne les traits tirés de Saïd. Le téléphone affiche un brouillon non envoyé. Un seul mot, saisi en majuscules : « PROTOCOLE ».

Soudain, le vibreur de l'appareil s'active dans la main de Videl. Le nom qui s'affiche sur l'écran LCD n'appartient à aucun contact officiel. C'est un numéro commençant par l'indicatif des lignes sécurisées du ministère de l'Intérieur. La diode rouge clignote avec une régularité de métronome, pulsant comme un cœur électronique dans le froid constant de la pièce.

Videl range le terminal dans un sac de preuve. Dans le couloir, les flashes des autres photographes de la PJ commencent à découper l'obscurité. Il sait maintenant que le message « PROTOCOLE » n'était pas un cri de secours, mais une désignation de cible. Et la cible, selon toute vraisemblance administrative, c'était désormais lui.

Chapitre 2

Anamnèse d'une chute

L'ampoule halogène du bureau 412 émettait un sifflement haute fréquence, une note aigre qui vrillait les tympans sous le vrombissement de la ventilation. Romain Videl ajusta sa lampe, écrasant le faisceau sur la chemise cartonnée chamois. Ses doigts, engourdis par une nuit de veille et l'amertume de quatre cafés noirs, effleurèrent la texture granuleuse du dossier « MARCEAU ». Ce n'était pas que du papier. C'était la sédimentation d'une existence compressée sous des attaches parisiennes en laiton. Videl ouvrit la liasse. L'odeur de poussière et d'encre sèche monta, une effluve aseptisée marquant le début d'une autopsie administrative.

Il commença par la strate la plus ancienne : Lycée Henri IV, classe de Terminale L. Un bulletin du troisième trimestre. Les notes étaient insolentes de régularité : 17 en philosophie, 18 en histoire. En bas, une remarque à l'encre de Chine rouge : « Esprit brillant, parfois trop analytique. Doit apprendre à modérer son goût pour la confrontation ». Videl fixa l'adjectif. Héloïse Marceau n'était pas une proie facile. Elle n'était pas entrée dans ce monde par effraction, mais par la grande porte, armée de mentions et d'une capacité rare à disséquer les structures de pouvoir. Le document suivant, un diplôme de Sciences Po, affichait un grammage plus élevé, une encre plus grasse. La trajectoire était rectiligne. Une ascension thermique sans zone de turbulence.

Videl se redressa, une vertèbre craquant dans son cou. Son BlackBerry vibra sur le coin du bureau. 02h43. L'appareil signalait une batterie faible, mais il l'ignora. Ses yeux revinrent sur la pièce maîtresse : le premier contrat de travail chez Euro-Stratégie. Poste : consultante junior. Date d'entrée : 15 octobre 2008.

C'est là que la fluidité se brisait. Videt posa une règle en métal sous la ligne du salaire. 4 800 euros net mensuels. Pour une junior de vingt-deux ans sans expérience, le montant était hors sol. C'était le traitement d'un directeur de département en fin de carrière. Dans les annexes, l'article 4 mentionnait une « prime d'objectifs non plafonnée, indexée sur la facilitation des rapports institutionnels ». Le terme était assez vague pour masquer n'importe quel trafic d'influence, et assez précis pour être blindé par un service juridique de haut vol.

Videt sortit son carnet à spirales. Il y inscrivit d'une écriture serrée : *Contrat Euro-Stratégie / Salaire incohérent / Lexique de l'opacité.*

Le silence du 36 quai des Orfèvres n'était troublé que par le bruit lointain d'une sirène sur le Pont-Neuf. Videt ne bougeait plus. Son regard restait fixé sur la signature au bas du contrat. L'encre bleue bavait légèrement, signe d'une pression excessive du stylo-plume. La griffe n'appartenait pas au PDG officiel, mais à un mandataire dont les initiales étaient illisibles, griffonnées en un éclair de vanité calligraphique.

Il exhuma alors le relevé d'heures de la première mission. Octobre 2008.

Soixante-douze heures facturées en une seule semaine. Le lieu de la prestation ? 14 rue de Grenelle. Un hôtel particulier. Videt connaissait l'adresse. C'était une annexe officieuse de certains services de l'État, un endroit où l'on ne laissait aucune trace sur les registres de sécurité, mais où l'on rédigeait les lois qui ne portent pas de nom.

Il manipula ensuite le dernier scellé : des photos d'identité retrouvées dans le portefeuille de la victime. Héloïse y apparaissait les cheveux courts, le regard froid. Sur la photo numéro 3, sous un angle de lumière oblique, Videt remarqua une légère tuméfaction au niveau de la pommette gauche, masquée par le maquillage. Il sortit une loupe. Le grain de la peau révélait une réalité que le dossier scolaire occultait : la violence n'était pas arrivée à la fin de sa chute. Elle l'accompagnait depuis le début.

Il se leva pour se servir un café. Ses pas résonnaient sur le linoléum gris. À son

retour, un post-it jaune collé par un collègue de la scientifique l'attendait : « La puce du BlackBerry a parlé. Regarde la cote 412 ». Videl s'assit brusquement, le café brûlant à travers le gobelet. La cote 412 était une transcription SMS, envoyée trois heures avant la chute. L'expéditeur était masqué par un cryptage ministériel. Le texte était court : *« Le contrat ne prévoit pas de sortie de secours. Tu sais ce qu'il reste à faire. »*

Videl posa le document. Il sentit une goutte de sueur glisser le long de ses côtes. L'incohérence du contrat ne concernait pas seulement l'argent. C'était un acte de propriété. Héloïse Marceau n'avait pas été embauchée. Elle avait été acquise. Le nom de Larrieu apparaissait maintenant en filigrane derrière chaque ligne budgétaire de son ascension.

Videl inséra la clé dans la serrure de son bureau. Le mécanisme opposa une résistance de trois millimètres avant de céder dans un déclic sec. Il enfouit la clé dans son pardessus et ajusta ses gants de cuir. L'ascenseur, une cage de fer grillagée dont la peinture s'écaillait, descendit avec une lenteur agaçante. Dans le miroir piqué de rouille, le capitaine observa ses propres pupilles, fixes, dilatées par la fatigue. L'air dans la cabine sentait la poussière chauffée et l'ozone.

Il atteignit le parking. Sa Peugeot 407, couverte d'une fine pellicule de pollution, attendait dans l'alvéole 14. Il s'installa au volant, le cuir du siège criant sous son poids. Le trajet vers le 7^e arrondissement fut rigide. Les essuie-glaces balayaient une pluie fine qui transformait les phares en spectres flous. Videl n'alluma pas la radio. Il calculait mentalement l'angle de vision des caméras de l'Ambassade d'Autriche, face au numéro 14.

Il descendit de voiture à l'angle de la rue de Bellechasse. Le froid de novembre s'engouffra sous son manteau, une morsure qui raffermait sa concentration. Devant la guérite de l'ambassade, il plaqua sa carte contre la vitre pare-balle. Un agent sanglé dans un gilet de protection l'examina à la lampe torche.

— Réquisition judiciaire en urgence, annonça Videt à travers l'interphone. Caméra 04, plage 01h30 - 02h45.

Le chef de poste finit par le laisser entrer. La pièce était exigüe, dominée par un mur d'écrans diffusant des flux vidéo en noir et blanc.

— On garde les images sept jours, prévint l'opérateur. Après, c'est écrasé. Vous avez de la chance.

À 02h09, une berline noire ralentit devant le numéro 14. Elle resta en double file, moteur tournant, rejetant des volutes de condensation par l'échappement.

— Zoom sur le rétroviseur extérieur droit, ordonna Videt.

L'image se pixellisa. Dans le reflet du miroir, une lueur bleutée intermittente apparaissait. Le rétroéclairage d'un téléphone. Quelqu'un passait un appel.

L'horodatage affichait 02h12 et 04 secondes. L'instant exact où le BlackBerry d'Héloïse avait vibré.

Videt nota la concordance. Son stylo glissa sur le carnet avec un crissement sec. Le puzzle s'épaississait, chaque pièce révélant une strate de préméditation. Il ne cherchait plus un coupable, mais l'ordonnateur d'une partition dont la victime n'était qu'une note sacrifiée.

— À 02h14 et 48 secondes, un mouvement perturba les reflets de la pluie sur le trottoir. Une ombre s'allongea depuis le porche du numéro 14. Elle progressait avec une régularité mécanique, sans la précipitation d'un fuyard.

— Changez d'angle. Caméra 07.

La silhouette apparut, vêtue d'un manteau sombre, col relevé. L'individu portait des gants en cuir fin. L'homme s'arrêta à la portière de la berline et resta immobile pendant vingt-deux secondes, fixant le troisième étage du numéro 14. Ce n'était pas l'attitude d'un témoin, mais celle d'un contrôleur de travaux finis. Il vérifiait la chute.

D'un geste fluide, il ouvrit la portière. L'habitacle s'éclaira, révélant une sellerie beige.

— On peut avoir le visage ?

— Négatif. Tête baissée. Mais regardez sa main gauche sur le montant.

Le zoom numérique montra une tache claire, circulaire. Une chevalière massive, probablement en platine. L'homme s'engouffra dans le véhicule qui démarra sans patiner. Videl rangea ses fiches. L'asphyxie administrative commençait ici. Si le véhicule appartenait à la flotte de l'État, le journal de bord serait falsifié avant midi.

À 10h14, Videl entra chez *Lobby-Logos*. L'air était filtré, chauffé à 21 degrés.

L'odeur de cire et de cuir neuf remplaça l'humidité de la rue. Une réceptionniste au tailleur hors de prix lui adressa un sourire de façade.

— Je viens pour le bureau d'Héloïse Marceau, lâcha-t-il sans ralentir.

— Mademoiselle Marceau est... indisponible. Un accident...

— Elle est morte. Ne vous fatiguez pas avec les euphémismes. Appelez Monsieur de Saint-André. Maintenant.

Videl resta debout, son manteau humide dégoulinant sur le tapis de soie. Il nota le tremblement des mains de la femme sur son combiné. Dans ce milieu, on ne tremble pas pour un décès, on tremble pour les conséquences d'une perquisition. Saint-André apparut, lissant ses boutons de manchette en or.

— Capitaine, tout ceci est très regrettable. Héloïse était une perle.

— Une perle à vingt-quatre mille euros par mois. Montrez-moi ses livrables.

Videl s'approcha de lui, brisant sa bulle d'intimité. L'odeur de vétiver et de tabac de luxe de l'avocat l'écœura. Dans le bureau de la victime, Videl commença son inspection. Tout était trop propre. Un unique stylo Montblanc sur le verre trempé. Il s'accroupit et passa sa main gantée sous le plateau. Ses doigts rencontrèrent un boîtier aimanté. Un enregistreur Olympus.

— Elle vous enregistrait à votre insu ? Ou c'est vous qui la surveilliez ?

Saint-André recula, le dos contre ses recueils Dalloz. Videl remarqua la marque

d'ongle sur la touche Shift du clavier et les résidus de poudre blanche dans la fente SD.

— Mademoiselle Marceau consommait des stupéfiants ?

— C'est une accusation infondée.

— C'est une constatation. La cocaïne base laisse ce genre de dépôts cristallins.

Videl tira le tiroir. À l'intérieur, un agenda Moleskine. Sur la page du 14 octobre, une mention soulignée deux fois : *Le Notaire - 22h00 - Garage S*.

— Qui est le Notaire ?

— Un consultant en sécurité... Il gère la logistique.

— « Logistique » est un mot élégant pour désigner un fournisseur de services de nettoyage.

Videl ordonna le gel des serveurs. Il s'attarda sur une tache sombre dans la moquette, sous le bureau. Une odeur ferreuse persistait malgré l'ammoniaque.

— On dirait que quelqu'un a tenté d'effacer une preuve, Monsieur de Saint-André.

L'équipe technique arriva. On éteignit les plafonniers. Le pschitt régulier de l'atomiseur de BlueStar fut le seul bruit pendant quelques secondes. Puis, une lueur bleutée, électrique, irradia sous le bureau. Une constellation de taches fluorescentes apparut sur l'acajou et jusque sur le bas du pantalon de l'avocat.

— La morphoanalyse ne ment pas, reprit Videt. C'est une projection directionnelle. La source était en mouvement. Vous l'avez frappée ici.

Il sortit le contrat de consultante externe de la société *Aegis*.

— 12 000 euros de prime pour une stagiaire le jour où vous déposez un amendement sur les douanes. Ce n'était pas un salaire, c'était un prix. Héloïse servait de garantie physique pour vos partenaires de Saint-Ouen. Vous l'avez vendue au Garage S.

Saint-André déglutit. Sa pomme d'Adam fit un mouvement laborieux. Il fixa le sachet plastique où un technicien venait de glisser un cheveu châtain prélevé sur une

charnière.

— La garde à vue commence, 22h15. Ne touchez plus à rien.

Alors que les agents entraient pour passer les menottes, le BlackBerry de Videt vibra. Un SMS unique : « Le Notaire vient de quitter le territoire. Vol privé, destination Dubaï. Autorisation de survol validée par le Ministère. » Videt serra l'appareil à en blanchir ses phalanges. Le dossier était bouclé, mais la cible venait de s'évaporer dans les couloirs de l'État. Il rangea son carnet, le goût amer du café enfin dissipé par celui de la bile.

Chapitre 3

Audition n°01 : Paul Larrieu

09h42. Bureau 4122, Palais Bourbon. L'air est saturé d'une odeur d'encaustique et de papier froid. Le capitaine Romain Videl ajuste le revers de sa veste, un modèle d'occasion retaillé avec une précision qui gomme son extraction sociale. Il pose son enregistreur numérique sur le sous-main en cuir, juste à côté d'un stylo plume dont le capuchon reste dévissé.

Paul Larrieu est assis derrière son bureau en acajou. Immobile. Sa posture est celle d'un homme habitué à ce que l'espace se plie à sa volonté. La lumière grise d'octobre filtre à travers les hautes fenêtres, découpant des particules de poussière au-dessus des dossiers législatifs.

Videl déclenche l'appareil. Le voyant rouge palpite.

— Capitaine Romain Videl, matricule 415 902. Audition de Monsieur Paul Larrieu, Député. Objet : Détournement de fonds publics et complicité d'homicide involontaire. Monsieur Larrieu, vous avez été informé de vos droits.

Larrieu croise les mains sur son abdomen. Son alliance brille sous l'éclat des lustres. Il esquisse un sourire qui ne mobilise que les muscles de sa mâchoire.

— Je connais la procédure, Capitaine. J'ai présidé la commission des lois. Commençons. Je n'ai que vingt minutes avant les questions au gouvernement.

Videl ouvre le dossier cartonné bleu. Il en extrait une photographie format 13x18. Le cliché montre une jeune femme, Héloïse Marceau, étendue sur un tapis persan. La

rigidité a commencé à figer ses traits. Le capitaine fait glisser l'image sur le cuir. Le papier glacé produit un crissement sec.

— Héloïse Marceau, 24 ans. Master de droit public. Retrouvée morte dans un appartement de fonction de la rue de Varenne, le 14 octobre. Taux de cocaïne : 4,2 mg/L. Un produit d'une pureté réservée aux réseaux de gros. Le bail est rattaché à une SCI dont vous êtes l'actionnaire majoritaire.

Larrieu ne baisse pas les yeux. Il fixe un point situé quelques centimètres au-dessus de l'épaule de Vidal. Une veine s'agite sous l'épiderme fin de sa mâchoire, un battement irrégulier qui trahit seul le calcul intérieur.

— Capitaine, votre vision est étroite, répond Larrieu d'un ton atone. La vie d'une nation exige des infrastructures invisibles, des sas de décompression pour ceux qui portent les décisions structurelles. Mademoiselle Marceau était une collaboratrice dévouée. Sa fin est une tragédie privée. Ma responsabilité est envers l'État, pas envers les errances nocturnes d'une jeunesse en quête de sensations.

— Vous parlez de l'État comme d'un coffre-fort personnel, Monsieur le Député. L'article 432-15 du Code pénal est pourtant explicite. L'usage d'un logement de fonction pour des soirées avec des prestataires liés au réseau de Saïd, dit « Le Notaire », ne relève d'aucune mission de service public.

À la mention du pseudonyme, Larrieu décroise les doigts. Ses mains reposent désormais à plat sur le bureau. Son index droit tapote le bois, un rythme irrégulier.

— Saïd est un intermédiaire pour de nombreux services régaliens dans les dossiers sensibles de la Seine-Saint-Denis. Si vous tirez sur ce fil, vous ne trouverez pas seulement un appartement. Vous trouverez les fondations de la paix sociale que nous achetons chaque jour.

— Je ne m'occupe pas de paix sociale. Je m'occupe de la cohérence des flux. Le relevé de votre ligne indique trois appels vers Saïd dans l'heure suivant l'arrêt cardiaque de la victime. 03h14, 03h22 et 03h45. Pourquoi ne pas avoir appelé les secours ?

Larrieu se penche légèrement. Son ombre recouvre partiellement la photo d'Héloïse. L'odeur de son parfum, un vétiver boisé, sature l'espace.

— La préservation des institutions est une fonction vitale. Appeler le SAMU à cette heure précise aurait paralysé le vote de la loi de programmation militaire. J'ai agi par nécessité. C'est ce qu'on appelle la plomberie du pouvoir. Un concept qui échappe aux exécutants de votre rang.

Videl reste immobile. Il observe une zone de pression blanche sur les phalanges du député. Le capitaine ne ressent ni colère, ni satisfaction. Il enregistre la déviance entre la grandeur du discours et la déchéance du sujet. Il sort alors un scellé plastique contenant un disque dur externe.

— Saïd a une méthode rigoureuse, Monsieur le Député. Il archive. Par sécurité. C'est une assurance-vie classique. Le dossier intitulé « Élysée-Varenne », sous-répertoire « Larrieu », contient vingt-quatre fichiers audio.

Larrieu laisse échapper un rire bref. Un son sec, sans aucune joie.

— Les contrefaçons numériques sont la plaie de notre siècle. On fait dire n'importe quoi à un algorithme. Votre « Notaire » est un faussaire. C'est sa véritable valeur ajoutée.

Videl fait glisser une retranscription vers lui.

— Fichier n°012. Votre voix est identifiée. Je cite : « La petite Marceau commence à

poser des questions sur les flux de la Sogea. Elle a trouvé des factures qui ne correspondent à aucun chantier réel. Calme-la, Saïd. Je me fiche de la méthode. Elle doit comprendre que la loi n'est pas ce qu'elle croit. »

Le capitaine marque une pause. Larrieu déglutit, un mouvement vertical saccadé de sa pomme d'Adam.

— L'autopsie indique une agonie de quarante minutes, poursuit Vidal. Elle indique aussi une fracture de l'os hyoïde. On ne meurt pas d'une overdose avec une telle lésion. On meurt d'une strangulation. Quelqu'un a maintenu cette femme au sol pendant qu'on lui injectait sa dose.

Larrieu ajuste les poignets de sa chemise. Son visage est un masque, mais ses yeux trahissent une activité frénétique.

— C'est une interprétation malveillante. Elle était instable. Je voulais que Saïd, qui a des contacts dans le privé, l'aide à trouver une porte de sortie. Vous transformez un acte de charité en complot. C'est pitoyable.

Vidal sort un dernier tirage. Une photo de l'appartement prise le lendemain.

— La femme de ménage a retrouvé un bouton de manchette en onyx noir, gravé aux initiales de l'Assemblée, sous le lit de la victime. Scellé n°45-C. Il contient assez de cellules épithéliales pour un profil génétique complet. Souhaitez-vous maintenir que vous étiez dans ce bureau à 04h00 ?

Le silence s'installe, épais comme un gaz inerte. Larrieu s'empare de son stylo-plume en argent et commence à en dévisser le capuchon. Un tour complet. Un demi-tour. Le frottement du pas de vis est le seul son audible.

— Vous ne sortirez pas de ce bureau avec ce scellé, Vidal. Vous n'avez aucune idée de

ce qui se déclenchera dès que vous aurez franchi cette porte.

— C'est une menace ?

— C'est un constat.

Larrieu exerce une pression sous le rebord du plateau. Un déclic mécanique retentit. Une diode rouge, dissimulée, commence à pulser. Videt sort son téléphone. L'écran affiche « Aucun service ». Le brouilleur d'ondes vient d'être activé.

— J'ai informé le Secrétariat Général que l'intégrité de ce bureau est compromise, déclare Larrieu, sa voix ayant retrouvé une modulation clinique. Dans trois minutes, le protocole de sécurité neutralisera cet espace.

Videt ne lève pas les mains. Il sort une clé USB de sa poche et l'insère dans l'unité centrale du député. Sur l'écran, une barre de progression apparaît.

— L'article 17 de votre protocole efface les journaux de connexions, Monsieur le Député. Mais il ne bloque pas une extraction en cours sur le dossier 'HYDRA-FINANCE'.

82 %. La porte du bureau oscilla sous l'impact d'une masse. Larrieu se leva, les traits figés. Il n'était plus qu'un homme de cinquante ans à la carotide battante, cerné par un système qu'il ne contrôlait plus.

— 100 %.

Videt arracha la clé au moment où les battants du bureau cédaient dans un fracas de bois arraché. Deux silhouettes en noir, casquées, s'engouffrèrent dans la pièce. Le faisceau des lampes tactiques balaya l'espace.

— Fin de l'audition, Monsieur le Député.

Alors que les mains gantées des unités d'élite se refermaient sur ses épaules, Larrieu esquissa un sourire atroce.

— Regardez le destinataire crypté sur votre clé, Vidal.

Dans le couloir, escorté, le Capitaine consulta son propre appareil. Un message unique s'affichait : « Dossier HYDRA reçu. Initialisation du protocole de nettoyage. »

Le numéro de l'expéditeur était celui du Secrétariat Général de l'Élysée.

Chapitre 4

Logistique : Le hub de Saint-Denis

La température à l'intérieur du hangar 14B stagnait à quatre degrés. L'humidité saturait le béton brut, laissant une pellicule de buée sur la carrosserie de la Mercedes S-Class stationnée près de la zone de déchargement. Romain Videl ajusta le col de son pardessus en cachemire. Ses richelieus claquaient sur la dalle avec une régularité de métronome. Il segmentait l'espace en zones de dix mètres carrés, un quadrillage mental hérité du protocole de ratissage. À sa droite, une ligne de conditionnement s'étirait sous la lueur blafarde de néons défectueux dont le grésillement électrique était le seul pouls du bâtiment.

Sur la première table en inox, trois balances de précision affichaient des zéros oscillants. Une poussière blanche, presque imperceptible, s'était logée dans les rainures de l'acier. Videl enfila un gant en nitrile. Le claquement du caoutchouc contre son poignet résonna, sec. Il passa l'index sur la surface. La texture était grasse, caractéristique d'une cocaïne de haute pureté, pas encore dénaturée par les produits de coupe.

— Rapport, ordonna Videl sans se détourner.

Derrière lui, le brigadier-chef Morel consultait son terminal, son souffle formant de petits nuages de vapeur. Morel avait les traits tirés, une tache de café séchée sur le revers de son gilet pare-balles.

— Quatre-vingt-douze kilos, Capitaine. Soixante briques sous vide, estampillées d'un sceau notarial. Le reste attend le reconditionnement.

Videl s'approcha de la presse hydraulique. À côté, des cartons de déménagement banals masquaient des coffrets de luxe embossés à l'or fin : *Maison Lerois - Traiteur Paris VII*. Il en ouvrit un. L'emplacement prévu pour le champagne millésimé avait été évidé pour accueillir deux pains de 500 grammes. L'ajustement était chirurgical. Il reposa l'objet et se tourna vers l'homme menotté à un poteau, Karim Ziri.

— Les spécifications techniques des coffrets Lerois, Ziri. Ça ne vient pas d'une petite imprimerie. Qui a fourni les cotes ?

L'homme leva des yeux fiévreux. Une goutte de sueur perla à sa tempe malgré l'inertie thermique du hangar.

— Je sais pas de quoi vous parlez. C'est juste des boîtes.

— Ces boîtes ont une tolérance de découpe de 0,2 millimètre, reprit Vidél d'une voix neutre. Quel est le point de livraison pour le lot 402 ?

— Je m'occupe que de la mise en boîte. Le Notaire donne des feuilles de route, c'est tout.

— Où sont-elles ?

— Détruites. Broyeur thermique, dans le bureau.

Videl ne répondit pas. Il observa le spasme nerveux du pouce de Ziri, puis se dirigea vers le bureau modulaire. À l'intérieur, l'odeur d'ozone cédait la place à un parfum coûteux qui imprégnait encore l'air. Sur le bureau en verre, un BlackBerry à l'écran brisé était relié à un chargeur. Vidél souleva le sous-main en cuir. Un carton d'invitation pour un gala à l'Hôtel de Lassay y était glissé. Le nom du destinataire avait été gratté à la lame, mais le numéro de table, le 12, restait entouré au feutre rouge.

Videl prit une photographie du document. Le rouage était établi : l'entrepôt de Saint-Denis n'était pas une plaque tournante de rue, mais un service de conciergerie pour les réceptions de l'Assemblée. Dans le bac du broyeur thermique, parmi les

cendres grises, ses doigts rencontrèrent un objet solide. Une clé USB cryptée, enveloppée de plomb.

Morel entra, sa radio grésillant contre son torse.

— Capitaine, appel de la Direction. Ils demandent le gel immédiat de la perquisition.

— Sur quel fondement ?

— Sécurité d'État. C'est le Procureur de garde qui transmet.

Videl serra la clé USB dans sa paume. Le métal mordait sa peau.

— Consignez l'heure exacte de l'appel, Morel. 03h42. Et continuez la pesée. Je n'ai reçu aucun ordre écrit.

Il retourna vers la chaîne de montage. Une caisse contenait des dossiers de presse de Paul Larrieu, datés du mois dernier. Chaque dossier dissimulait une fiole de solvant chimique. Vidél comprit la mécanique : la drogue ne voyageait pas seule, elle servait de lubrifiant à une information plus volatile. Il saisit une fiole. Le liquide était visqueux.

— Ziri, le protocole de mélange pour ces fioles ?

— Je touche pas à la chimie. Un type venait de l'extérieur pour calibrer la machine. Un étranger, avec une mallette grise. Il parlait pas français.

Videl reposa la fiole. Le silence du hangar fut rompu par le vrombissement d'un moteur diesel sur le parking. Des phares balayèrent les vitres encrassées.

— Morel, position de couverture. Porte Nord.

Videl sortit son Sig Sauer. Il ne sentit aucune adrénaline, seulement une focalisation accrue sur le grain de la crosse. Le moteur s'arrêta. Sept secondes s'écoulèrent avant

l'ouverture de la porte. Un courant d'air froid s'engouffra, porteur d'une odeur de bitume humide. Le rideau métallique commença à monter dans un gémissement de pignons mal graissés.

Une paire de bottes Caterpillar apparut, suivie d'un pantalon de travail en Cordura. L'homme ne regarda pas autour de lui. Il se dirigea vers le panneau de contrôle, retirant ses gants pour révéler des doigts tachés d'encre thermique. Il saisit un scanner laser qui bipait à chaque validation de colis. Chaque sachet de poudre était glissé dans une enveloppe frappée du logo d'un cabinet d'audit du Boulevard Saint-Germain.

— Morel, chuchota Videt dans son micro de gorge, identifiez le véhicule.

— Utilitaire blanc, patron. Plaque masquée par la boue. Moteur tournant.

Le technicien saisit un tampon encreur. *Clac-cloc*. Le son rythmait la séquence. Sur chaque pli, il apposa la mention : *Dossier confidentiel – Sous scellé juridique*.

Videt nota le nom : *Cabinet Larrieu & Associés*. Le dispositif de dissimulation était parfait. Aucun agent ne fouillerait un pli scellé portant l'en-tête d'un membre de la Commission des Lois.

Le technicien utilisa ensuite une lampe à souder pour faire fondre de la cire rouge sur les enveloppes. Il y appliqua un sceau en laiton représentant une balance stylisée : le cachet du secrétariat de l'Assemblée Nationale.

— Morel, ciblez le bordereau.

— C'est fait. Destination : 126, rue de l'Université. Service des courriers réservés.

L'adresse du Palais Bourbon. Videt vit l'homme fermer une mallette Rimowa en aluminium. Le transfert commença lorsqu'un scooter Yamaha T-MAX pénétra dans le hangar. Le pilote ne retira pas son casque. L'échange dura quatre secondes. La mallette fut calée dans le top-case, et le scooter repartit dans un sifflement mécanique, disparaissant sous le rideau de fer.

Videl se redressa, ses articulations craquant.

— On se replie, Morel. On suit le traceur du top-case. Pas d'interférence avant la Rue de l'Université.

Le trajet fut une lente dérive vers les dorures de la République. La Peugeot banalisée de Videl maintenait une distance de sécurité maximale. À 05h21, le scooter s'immobilisa devant un porche monumental du 7^e arrondissement. Une silhouette en pardessus gris sortit par une porte de service. L'échange fut muet. Le paquet changea de main.

— Contact, murmura Morel. On intervient ?

— Laisse-le entrer. Je veux qu'il ait le sachet entre les doigts.

Videl descendit du véhicule. Le froid de l'aube saisit ses poumons. Il franchit le seuil de l'immeuble. Le hall exhalait une odeur de cire d'abeille et de lys. Paul Larrieu attendait l'ascenseur, ses doigts gantés de cuir pianotant nerveusement sur le bouton en cuivre.

— Capitaine Videl, Police Judiciaire. Ne lâchez pas cette enveloppe, Monsieur le Député.

Larrieu sursauta, ses épaules se contractant.

— C'est un dossier législatif... une urgence.

— Une urgence de quatre cents grammes, constata Videl.

Le capitaine fendit le carton d'un coup de lame. Une poussière blanche tomba en un cône parfait sur le marbre beige. L'odeur d'acide chlorhydrique envahit l'espace feutré.

— Ce n'est pas de la paperasse, Larrieu. C'est le lot 75-alpha, en provenance directe de Saint-Denis.

Le député s'affaissa contre le miroir de la cabine, fixant la poudre qui souillait ses chaussures. Videt sortit son BlackBerry et prit un cliché de l'enveloppe et du sceau de l'Assemblée.

— Morel, prévenez le substitut. Flagrance constituée.

Videt rangea son arme. Il nota l'heure sur son carnet. 05h40. Le marbre de l'entrée était désormais jonché de résidus chimiques. L'inventaire du lot 75-alpha pouvait commencer.

Chapitre 5

Transcription d'écoute : PIN to PIN

PROCÈS-VERBAL D'ANALYSE TECHNIQUE – SCÉLÉ N° 2010-442-SV

Objet : Extraction et transcription de données cryptées – Terminal BlackBerry Bold 9000.

Localisation : Direction Régionale de la Police Judiciaire, 36 quai des Orfèvres.

L'atmosphère dans la salle des scellés est pesante, chargée par le ronronnement des unités centrales et l'amertume des fonds de gobelets oubliés. Le capitaine Romain Videl ajuste sa lampe d'architecte. Le faisceau blanc vient frapper l'écran, soulignant la poussière sur le cadre en plastique. Videl reste immobile. Il guette le défilement des colonnes hexadécimales. Le logiciel d'extraction forensique s'attaque à l'image miroir du terminal saisi chez Saïd « Le Notaire ».

À 02h14, la barre de progression atteint 88 %. Le ventilateur du serveur tourne de manière irrégulière. Videl saisit son stylo, presse le bouton trois fois. Un bruit sec, répétitif. Il reporte les références du terminal sur un carnet à spirales dont les pages sont marquées par le graphite.

L'extraction se fige. Une fenêtre s'ouvre : « Decryption Successful. Key : AES-256 / PIN-to-PIN ».

Les messages apparaissent. La typographie est brute. Les échanges s'étalent du 12 au 15 septembre 2010.

[TRANSCRIPTION PIN 28AF92 (SAÏD) / PIN 33B10C (CONTACT_ALPHA)]

02:44:12 - 28AF92 : Colis réceptionné. 4kg. Pureté 92 %.

02:44:45 - 33B10C : Le Cabinet a besoin d'autre chose que de logistique. Le Grand veut de l'animation pour vendredi. Rue de Varenne.

02:45:03 - 28AF92 : Quel profil ?

02:45:18 - 33B10C : Discrétion totale. Pas de pros. Des étudiantes. Profil « Marceau ». Il les faut malléables.

02:46:10 - 28AF92 : Le tarif double pour du spécifique. Mes filles ne montent pas dans le 7e sans garantie.

02:46:35 - 33B10C : Tu seras payé sur les frais de bouche du ministère. Comme d'hab. Libellé « Prestation Conseil Sécurité ». Ne discute pas, Saïd.

Videl se fige sur l'expression « Profil Marceau ». Sa mâchoire se durcit. Sous son ongle, une tache d'encre séchée sur le bord du bureau semble le narguer. Le nom d'Héloïse n'est plus un patronyme. C'est une référence dans un inventaire ministériel.

Il décroche le combiné interne. La ligne grésille.

— Vidél. Section 1. Trouvez-moi l'IP derrière le PIN 33B10C.

— C'est un relais BlackBerry à Slough, au Royaume-Uni, capitaine. Sans commission internationale, on est bloqués.

— Cherchez les métadonnées. À chaque émission de 33B10C, je veux la cellule active.

— Ça va prendre du temps. Le cryptage est costaud.

— Faites-le. Je ne bouge pas.

Videl raccroche. Il fait rouler une cigarette entre ses doigts, sans l'allumer. Le règlement interdit de fumer, mais l'odeur du tabac froid sature déjà les dossiers. Il regarde l'écran. Le curseur palpite sur « Frais de bouche ».

Le cuir de son siège crisse quand il se lève. Il s'approche de la vitre. Dans la cour du 36, la pluie commence à zébrer la lumière jaune des projecteurs. Il pense au Code

pénal. Détournement de fonds publics, achat de stupéfiants, proxénétisme. Tout est là, encapsulé dans une suite de zéros et de uns.

Il se rassoit et ouvre un nouveau rapport.

« Constatations du 14 novembre. L'analyse du répertoire du terminal PIN 28AF92 révèle une corrélation directe avec les agendas de trois membres du cabinet de Paul Larrieu. Les termes employés suggèrent une commande systématique de stupéfiants couplée à des prestations de racolage. »

Ses yeux dérivent vers une photo de scène de crime agrafée à la chemise. Héloïse Marceau est allongée sur un tapis de laine. Ses pupilles sont dilatées par la scopolamine. Elle n'était pas une victime. Elle était une ligne de crédit.

Le téléphone sonne. Ligne extérieure. Videt décroche. Il attend.

— Capitaine Videt ? Ici le secrétariat du député Larrieu. Monsieur le Député souhaiterait déjeuner avec vous demain. Pour clarifier certains malentendus sur l'affaire Saïd.

Videt observe la diode rouge du serveur. Une pulsation lente.

— La convocation officielle est pour demain, neuf heures, répond Videt. Dites-lui d'être à l'heure.

— Monsieur le Capitaine, vous faites erreur sur la procédure.

— Article 78. Neuf heures.

Il coupe la communication. Sa main posée sur le bureau est parfaitement immobile. Seul le tic-tac d'une horloge murale en fin de vie rompt le silence. Il reprend la lecture.

03:12:04 - 33B10C : La petite Marceau a posé des questions sur les enregistrements. Elle s'énerve.

03:12:45 - 28AF92 : Je m'en occupe. Elle a besoin d'une dose de rappel.

03:13:10 - 33B10C : Ne l'abîme pas trop. Elle doit tenir pour la session de mardi.

Videl sent une moiteur dans son dos. Il sélectionne la ligne 03:12:45. Clic droit. Exporter. La barre de progression avance pixel par pixel. Le temps se dilate. Chaque seconde pèse le poids d'un aveu.

Il récupère sa veste. Le holster est bien verrouillé à sa ceinture. Au 36, la vérité est parfois une pièce jointe que l'on supprime d'un clic, mais pas cette fois. Il quitte la pièce. Dans le reflet de la vitre, le curseur continue de clignoter sur le nom d'une morte.

Le couloir est un boyau de linoléum gris. Vidél avance, ses talons frappant le sol avec une régularité de métronome. Il entre au Service de l'Informatique de la PJ. La température chute brusquement. Le brigadier-chef Morel est penché sur une console, le visage baigné de lumière bleue.

— On a passé le troisième niveau, dit Morel sans se retourner. Le PIN 28AF92 appartient à une boîte nommée "L.H. Conseil". Un siège social bidon à Malakoff, des comptes au Luxembourg.

Videl se rapproche, les yeux fixés sur l'horodatage. Il sort son calepin, un objet décalé dans cette ruche technologique.

— Qu'est-ce qu'on a sur la nuit du 12 ?

— La triangulation place le terminal chez Héloïse Marceau entre 02h45 et 04h15. Sept échanges avec le 33B10C durant ce créneau. Regardez la ligne 1402.

Videl se penche.

04:02:12 - 28AF92 : Nettoyage fini. Le produit a été injecté. Overdose accidentelle conforme.

04:03:05 - 33B10C : La fiole est sur place ?

04:03:30 - 28AF92 : Affirmatif. Marque standard. Rien qui vienne du stock du Ministère.

— "Stock du Ministère", répète Videl.

La scopolamine retrouvée dans le sang de la gamine était trop pure pour la rue. Les labos de la toxico avaient raison : c'était du grade pharmaceutique d'État.

— Morel, sortez-moi tout l'historique de 33B10C sur six mois. Je veux le nombre exact de "nettoyages".

— Ça va être long. Saïd utilise un tunnel VPN fragmenté.

— Prenez le temps qu'il faut. Si une ligne manque, Larrieu fera sauter l'instruction pour vice de forme.

Videl saisit une feuille qui sort de l'imprimante. Le papier est chaud, il ondule. C'est une liste de contacts. Un nom apparaît en toutes lettres, une erreur de débutant du Notaire : *Secrétariat Particulier - P.L.*

Le capitaine compose un numéro interne.

— Ici Videl. Prolongez la garde à vue de Saïd. On passe sur du lourd : complicité d'homicide et détournement de fonds. Préparez la salle 4. Doublez l'enregistrement sur serveur déporté.

Videl vérifie sa montre : 23h42. À cette heure, les cabinets ne dorment pas. Ils effacent.

— Morel, dès que l'export est fini, vous placez l'original sous scellé A. Personne n'y touche, même pas le Grand. C'est clair ?

— Reçu, Capitaine.

Videl descend vers les cellules. Le bruit des verrous électroniques compose une symphonie industrielle. Au bout du couloir, Saïd est assis sur son banc de béton, la tête basse. Il ignore que ses archives sont devenues son arrêt de mort. Videl ajuste sa cravate devant le miroir sans tain de la salle 4. Il ouvre la porte. Une odeur de sueur acide l'accueille. Il pose le dossier sur la table.

— Monsieur Saïd, parlons du terminal 28AF92.

Videl tire la chaise de métal. Le bruit strident résonne contre les murs. Il s'assoit, le dos droit. En face, Saïd ne bronche pas. Il porte un survêtement sombre remonté jusqu'au menton. Une goutte de condensation tombe du néon et s'écrase sur la table, entre eux deux.

Videl fait pivoter le rapport.

— Terminal Bold 9700. Identifiant 28AF92. Enregistré chez 'Nord-Logistique'. C'est vous, Saïd.

Saïd baisse les yeux. Le silence dure.

— Je connais pas ce numéro, finit par dire Saïd d'une voix enrouée. Le PIN, ça se clone. C'est pas une preuve.

— Ce terminal a borné rue de Varenne à 03h22, le 14 septembre. Au même moment, vous envoyiez un message au 'Secrétariat Particulier - P.L.' : 'Livraison effectuée. Le colis est en soute. Règlement habituel.'

Saïd déglutit. C'est le seul mouvement de son corps de pierre.

— C'est qui, 'P.L.' ? demande Vidé.

— Aucune idée. J'ai pas ce nom dans mes contacts.

— Ne jouez pas à ça. Six minutes après ce message, votre compte à Singapour recevait quarante-cinq mille euros. Libellé : 'Honoraires - Audit'. L'émetteur est une fondation présidée par Paul Larriéu.

Vidé sort une seconde feuille.

— Juin dernier. Votre message : 'H.M. pose problème. Trop de questions sur les soirées du 7e. Elle a des photos.' Réponse de P.L. : 'Traitez le problème. Facturez en spécifique.'

Vidé marque une pause. Saïd déplace son poids sur la chaise, le nylon de son vêtement froisse l'air.

— Héloïse Marceau meurt d'une dose pure à 98% trois jours après. Soit vous êtes le livreur, soit vous êtes complice d'un meurtre commandé par un ministre.

Saïd lève les yeux. Une étincelle de calcul brille dans son regard sombre. Il se penche vers la table.

— Vous ne savez pas où vous mettez les pieds, flic. Ce serveur, c'est mon assurance. Si vous tirez, tout le monde tombe. Vous avec.

— Ma carrière n'est pas le sujet, répond Vidé en sortant son tampon encreur.

Le bruit sec du mécanisme marque la feuille : « SCÉLLÉ ». L'encre rouge brille sous le néon.

— Le 14 septembre, à 03h24, vous recevez un code d'accès pour le parking du ministère. Qui vous l'a donné ?

Saïd fixe la goutte d'encre qui sèche sur le tampon. L'horloge claque chaque minute. Il trace une rayure sur la table avec son index.

— C'est un système automatique, dit-il enfin. Les codes changent tout le temps.

— Les logs disent autre chose. Validation manuelle depuis le bureau du Secrétariat Particulier à 03h21.

Videl sort une photo grainée. Une 607 sombre sur une rampe de béton.

— Vous étiez au volant. Les caméras vous suivent depuis Bagnolet. Aucun contrôle, trajet protégé. C'était quoi, dans le coffre ?

Saïd redresse le buste. Il passe une main sur son crâne rasé.

— On m'a ouvert parce que j'avais la came. Le client déteste attendre.

— Le client, c'est Larrieu ?

— Le client, c'est celui qui a le code. On demande pas les papiers dans ce business. On encaisse.

Videl note la réponse. La plume gratte le papier.

— Le message dit : « Le colis est en soute ». C'est pas votre code pour la neige. Pour ça, vous dites « le blanc ».

Le silence revient. Plus lourd. Au bout du couloir, une porte claque.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans ce coffre, Saïd ? L'argent ? Ou le corps d'Héloïse, encore chaude ?

La mâchoire de Saïd se contracte. Il baisse les yeux vers ses mains. Videt sort une liasse reliée par un trombone.

— On a tout récupéré sur votre BlackBerry, Saïd. Même ce que vous pensiez avoir effacé. À 03h42, vous écrivez à « Cabinet_D02 » : « Livraison effectuée. Soute vide. Nettoyage en cours zone B. »

Saïd regarde le néon qui grésille. Ses phalanges blanchissent.

— À 03h45, on vous répond : « Procédure 43-2 validée. Versement sous 24h. » La 43-2, Saïd, c'est l'évacuation d'un encombrant. Le nettoyage de scène. Le corps, les preuves, tout.

— Vous interprétez, murmure Saïd. C'est de la logistique.

— La logistique n'utilise pas de Javel dans une voiture de fonction. L'Identité Judiciaire a trouvé du sang dans la 607. Celui d'Héloïse. Vous n'êtes pas un notaire, Saïd. Vous êtes une fosse septique. On vous paie pour que l'ordure du 7e ne déborde pas.

Saïd lève des yeux injectés de sang. Il saisit son gobelet de café froid. Le plastique craque.

— Si le rideau tombe, il vous écrasera, capitaine.

— Parlons du virement. Bahamas ? Espèces ? On a vu les dépôts sur votre compte à Pantin. Ça tombe chaque troisième jeudi du mois.

Saïd repose le gobelet. Il semble peser chaque mot.

— Il pleuvait, ce soir-là, dit-il d'une voix éteinte. J'ai eu l'appel à 02h15. Pas de nom. Juste une adresse et un code.

— Lequel ?

— « 1958 ». L'année de la Constitution. Ils aiment bien les blagues, là-haut.

Videl note le chiffre sur son carnet personnel.

— Continuez.

— Je suis entré par le 12 bis. Porte métallique, lecteur de badge. L'air sentait la cire et le vieux bureau. Je savais que j'avais quarante minutes entre deux rondes. Je suis monté au troisième. Moquette épaisse, pas un bruit. La porte du 304 était entrouverte. Pas de lumière, juste les quais au dehors.

Videl dévisse son stylo.

— C'était propre, en apparence, continue Saïd. Mais ça puait le parfum de luxe et le sang. Elle était sur le tapis de Perse. Robe noire, plus de chaussures. Une perle de culture traînait près du bureau. Je l'ai mise dans un sachet. Le protocole. J'ai étalé le polyane. J'ai dû la faire rouler. Elle était déjà froide. Ça a pris quatorze minutes. J'entendais mon cœur cogner dans mes tempes. Ensuite, j'ai dû la porter jusqu'à l'ascenseur. Un corps mort, c'est lourd. Ça veut retourner au sol. Je l'ai calée contre moi, comme une ivrogne.

Videl se lève et pointe une photo du doigt. Une marque sur une plinthe.

— Et ça ? Trace de cuir, pointure 44. Vous faites du 42.

— J'étais pas seul pour charger, avoue Saïd dans un souffle. Quelqu'un tenait la porte. Quelqu'un qui connaissait les angles morts des caméras.

— Le nom, Saïd. Le nom derrière le PIN.

Videl lui tend le stylo. Saïd hésite, ses doigts frôlent le métal. Il regarde la ligne "NOM DU COMPLICE".

— C'était pas un ministre, murmure-t-il. Ils délèguent la boue. C'était « L'Architecte ». Christian Valois. Chef de cabinet adjoint. C'est lui qui tenait le sac. Il portait des mocassins italiens. Il n'a pas dit un mot, il regardait juste sa montre.

Videl note le nom.

— Il a aidé ?

— Il a pris les chevilles. Il a râlé parce qu'il s'était taché. Il a essuyé la plinthe avec son mouchoir après l'avoir heurtée. C'est là qu'il a laissé la trace.

Saïd signe. Le grattement de la plume est le seul son dans la pièce. Videl ramasse le PV.

— On va chercher les brouillons sur le cloud du ministère, Saïd. Valois préparait ses messages dans ses mémos. Si les techniciens sont plus rapides que ses nettoyeurs, vous aurez votre protection.

Videl quitte la salle. Dans le couloir, il ne se retourne pas. Il se dirige vers le STIJ. Morel l'attend.

— On a le routage, dit le technicien. Ça vient des serveurs au Canada, mais le terminal est rattaché au SGG. Secrétariat Général du Gouvernement. L'identifiant est affecté à Larrieu. "Confidentiel Défense".

Videl regarde le log bleu électrique : « Dossier HM. Apurement nécessaire. Aucun résidu. »

— L'envoi vient du 101, rue de Grenelle, précise Morel. 02h44 du matin.

Videl range les feuilles chaudes dans sa chemise bleue. Dehors, le jour se lève, gris et sale. Son BlackBerry vibre. Appel masqué. Il ne décroche pas. La guerre des données

est finie. Celle des conséquences commence.

Chapitre 6

Note de service : L'asphyxie

L'enveloppe A4 repose sur le sous-main en PVC noir. Papier kraft épais. L'en-tête de la Direction de l'Administration de la Police Nationale est centré en haut à gauche. Le timbre à date indique le 12 novembre 2010. L'air dans le bureau 412 est saturé par l'odeur du café rassis et de la poussière ionisée par les écrans cathodiques. Videl glisse un coupe-papier en inox sous le rabat. La déchirure est nette, un crissement sec qui interrompt le bourdonnement du radiateur en fonte. À l'intérieur, deux feuillets agrafés.

Objet : Proposition de réorganisation fonctionnelle – DTSP 93. La police Helvetica s'aligne sans rature. Le texte évoque une « optimisation des ressources » et une « nécessité de service impérieuse ». En bas de la seconde page, la signature du préfet est un gribouillis bleu. Videl ne bouge pas. Ses doigts ont refroidi. Une mutation latérale. Une obstruction déguisée en promotion logistique à Bobigny.

Il ouvre son carnet personnel et consigne les faits.

« Page 84. 15 novembre. 08h42. Réception d'une notification de mutation non sollicitée. Corrélation : quarante-huit heures après la demande d'accès au fichier des immatriculations pour le véhicule de fonction de P. Larrieu. Note : La procédure suspend l'accès aux bases du 36 sous 72 heures. »

La porte pivote sur ses gonds mal huilés. Le brigadier-chef Morel entre. Sa chemise est froissée, une tache de gras sur le revers. Ses yeux sont rouges d'insomnie. Il pose un BlackBerry Curve sur le bureau. L'écran est fendu.

— Le Notaire a bougé ? demande Vidé.

— Signal capté à 07h14. Rue de l'Université. Trente-quatre secondes de communication avant qu'il ne change de puce. Un numéro prépayé localisé vers l'Assemblée Nationale.

Vidé referme son carnet. Le bruit de la couverture est sourd. Il se lève et ajuste sa veste, vérifiant l'alignement des coutures devant la vitre de la cloison. Dehors, une pluie fine dépose un film gras sur les Peugeot 307 garées dans la cour du Quai. Trois hommes en costume sombre traversent la cour. Ils portent des mallettes rigides.

— Ils viennent pour les scellés de l'affaire Marceau, dit Vidé.

— On n'a pas d'avis de transfert, répond Morel.

— Regardez l'heure, Morel. 09h00. La synchronisation est totale.

Vidé sort son propre téléphone. L'appareil est tiède dans sa paume. Il fait défiler ses contacts jusqu'à "S. - Notaire". Il ne lance pas l'appel. Dans le couloir, le bruit des talons sur le linoléum approche. Un son sec, cadencé. Trois individus. Le poids des corps fait vibrer les plaques du faux plafond. Vidé range son carnet dans le tiroir central. Il verrouille la serrure. La clé glisse dans sa poche.

La pièce se rétrécit sous l'accumulation des protocoles. Chaque mouvement devient une infraction potentielle.

— Ils vont demander les transcriptions, dit Vidé.

— On fait quoi ?

— On respecte la procédure. Chaque document doit être tamponné et déchargé. On va dilater le temps. Vérifiez les toners de la photocopieuse.

Morel sort. Vidé fixe le dossier Héloïse Marceau. La chemise cartonnée est usée. Sous la couverture, il y a une photo thermique et une clé USB contenant quatre minutes de vidéo granuleuse prise dans un parking du 7^e arrondissement.

On frappe à la porte. Trois coups symétriques.

— Entrez.

Un homme d'une cinquantaine d'années entre. Teint grisâtre, lunettes en titane. Il présente une carte professionnelle : Commission d'Audit Interne.

— Capitaine Videl. Nous procédons à l'inventaire contradictoire lié à votre réaffectation. Veuillez vous éloigner de votre poste.

Videl ne recule pas. Il observe la pupille de l'inspecteur. Une contraction légère. Stress ou fatigue.

— L'ordre de mutation prévoit un délai de soixante-douze heures, déclare Videl d'une voix monocorde.

— Une dérogation a été signée à 08h00. Urgence fonctionnelle. Vos accès réseau sont révoqués.

Videl tourne la tête. L'icône de connexion à la base de données est passée du vert au rouge. *Access Denied*. Le curseur clignote sur l'écran, une pulsation régulière qui découpe le silence. L'auditeur attend que le badge soit déposé sur le bureau. Videl sent le relief de la carte contre sa cuisse. Dans le couloir, le bruit de la photocopieuse s'arrête.

— L'inventaire nécessite la présence d'un officier supérieur, énonce Videl. Votre ordre de mission ne lève pas ces garanties.

L'auditeur ajuste sa monture avec l'index.

— La dérogation du préfet annule ces dispositions. Ne nous forcez pas à consigner un refus d'obtempérer.

Le deuxième individu s'approche de l'unité centrale. Le bruit du ruban adhésif de sécurité est un déchirement sec. Il obture les ports USB avec des languettes numérotées. Le technicien utilise une pince fine, ses articulations craquent.

— Le dossier Marceau est classé en information judiciaire, dit Vidal. Vous n'avez pas de mandat.

— Erreur de lecture. Le dossier a été reclassé ce matin en « Incident de Sécurité Nationale ». Procédure de dessaisissement immédiat.

L'auditeur pose un dossier bleu sur le bureau, à côté de la chemise beige usée de l'affaire Marceau.

— Qui a signé ? demande Vidal.

— Le procureur adjoint. En concertation avec la chancellerie.

Tout devient clair. L'asphyxie ne repose pas sur l'illégalité, mais sur une superposition de décisions régulières. Le troisième homme ouvre une mallette renforcée. Il branche un connecteur sur le port de maintenance. Un voyant orange clignote. L'aspiration des données commence.

— Videz vos poches, Capitaine.

Vidal sent la clé en laiton et la vibration de son téléphone contre son flanc. Un message. Saïd, peut-être. Il garde les yeux fixés sur le dossier Marceau. Le technicien tend la main vers la chemise cartonnée. Le frottement de ses gants en latex sur le papier produit un crissement sourd.

— Je vais d'abord parapher chaque pièce, déclare Vidal. L'intégrité de la preuve doit être garantie jusqu'au transfert.

L'auditeur consulte sa montre suisse.

— Vous avez huit minutes. Passé ce délai, nous considérerons que vous entravez l'audit.

Videl tire le registre à lui. Il inscrit l'heure exacte. 09h14. Le technicien attend, les mains jointes, comme un automate en veille. Dans le tiroir verrouillé repose une assurance. Un carnet de notes. Videl sait qu'ils chercheront la trace physique de ses doutes.

— Le temps s'écoule, Videl.

Le capitaine termine la première page. Il ne lève pas les yeux.

— La procédure est le seul cadre qui nous sépare du chaos.

Il tamponne le bordereau. Le choc résonne dans la pièce. L'encre est encore humide, reflétant la lumière crue. Il reste cent quarante-deux pièces. Le BlackBerry vibre à nouveau. Signal de priorité.

— Article 167, alinéa 2, énonce Videl. Toute rupture d'intégrité sans inventaire constitue une nullité. Vous ne voulez pas que le dossier Marceau soit frappé de nullité pour une erreur de manutention ?

L'auditeur ne répond pas. Ses chaussures grincent sur le linoléum. Videl saisit le deuxième scellé : le carnet de notes d'Héloïse Marceau. Il inscrit : 09h15. Son téléphone vibre encore, une séquence de quatre impulsions courtes. Saïd insiste. Le technicien s'approche, une odeur de tabac froid émanant de sa veste.

— Le contenu de ce tiroir ? La clé en laiton ?

— Usage personnel, répond Videl.

— Ouvrez-le.

Videl pose son stylo. Il redresse son buste.

— Vous demandez une perquisition administrative hors cadre ?

— Je demande l'accès complet à votre poste de travail.

Videl observe la pupille de l'inspecteur. Elle ne bouge plus. Un rouage de la machine.

— Votre obstination sera consignée, Capitaine.

— Consignez également que j'exige le log de connexion de chaque port USB.

Le technicien s'arrête. Il attend une instruction. Videl reprend son stylo. Il y a encore cent quarante pièces à traiter. Chaque mouvement doit être optimisé. Sous le registre, une feuille de papier carbone est dissimulée. Il écrit : "Pièce 03, support numérique, intégrité vérifiée." La sueur sur son front commence à refroidir. Une trace pour celui qui viendra après. S'il y a un après.

Le technicien, à genoux derrière l'unité centrale, manipule un extracteur. Videl se concentre sur les particules de poussière dans le faisceau lumineux de la fenêtre.

— Quatre minutes, articule l'auditeur.

Videl saisit la pièce n°04 : un téléphone Nokia jetable dans un sac hermétique. Le plastique crisse.

— Vous avez saisi ce terminal lors de l'opération « Portails », n'est-ce pas ? demande l'auditeur. Les transcriptions des SMS manquent au dossier. Le juge s'en étonne.

Videl sent son pouls s'accélérer au niveau de la carotide. Il ne modifie pas sa respiration.

— Les données ont été corrompues lors du transfert au serveur central.

— Quelle coïncidence. Juste quand ces échanges mentionnaient un conseiller proche de Paul Larrieu.

Videl tamponne le bordereau. Un mouvement fluide.

— Je ne traite pas les coïncidences. Je traite les flux de données.

Le technicien se redresse et pose un disque dur de 500 Go sur le bureau, sur une zone non protégée.

— J'ai trouvé une partition cachée, Monsieur. Cryptage AES-256.

L'auditeur esquisse un sourire sans joie. Il se penche vers Vidal.

— Le tiroir. Maintenant.

Videl regarde le disque dur. Un Western Digital. Ce n'est pas le disque d'origine de sa machine. Quelqu'un a substitué le matériel avant l'audit. La manœuvre est grossière, mais elle suffira. Il glisse sa main vers la serrure.

— Je vais ouvrir. Mais signez d'abord cette décharge pour rupture de la chaîne de preuve.

L'auditeur ne regarde pas le papier.

— Trois minutes.

Videl insère la clé. Un déclic sec. Il tire le tiroir de quelques centimètres. À l'intérieur, pas de drogue, pas d'argent. Juste une enveloppe à bulles format A5.

— Sortez-la.

Videl ne bouge pas. Le BlackBerry s'allume sur le bureau. Lumière blanche. Le transfert vers le serveur en Suisse a commencé. Il doit gagner du temps.

— C'est un dépôt de garantie, répond Vidal. Pour ma survie administrative.

Il plonge la main dans le tiroir. Le papier bulle éclate sous ses doigts comme une petite détonation. L'auditeur s'est redressé, une goutte de sueur sur la tempe.

— Procédez à l'extraction. Lentement.

Le technicien fixe la barre de progression sur son portable. 43 %. Vidal masque la diode du téléphone qui continue de pulser. Il dépose l'enveloppe sur le sous-main

noir.

— Un témoin a déposé cet élément chez moi il y a quarante-huit heures, dit Videt. Je l'ai isolé car la chaîne de commandement me paraissait compromise.

L'auditeur saisit l'enveloppe par un coin.

— Le sceau est rompu. Vous avez menti.

Le transfert en Suisse est à 68 %.

— Je devais m'assurer de l'absence de dispositif explosif.

Le technicien lève la main.

— Monsieur, j'ai une activité suspecte. Un flux sortant non identifié.

L'auditeur se tourne vers Videt. Sa mâchoire est verrouillée.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Débranchez tout ! ordonne l'auditeur. Saisissez le téléphone !

Le technicien se jette sur l'appareil. Le BlackBerry émet une vibration unique. Fin de tâche.

— Trop tard, murmure Videt.

L'auditeur plaque l'enveloppe A5 sur le bureau. Ses yeux sont injectés de sang.

— Donnez-moi le code de chiffrement.

— Le code est dans un coffre numérique. En cas d'indisponibilité de ma part de plus de soixante-douze heures, le contenu sera transmis à la presse et à un juge financier.

L'auditeur se redresse. Ses phalanges ont blanchi. Videt déchire l'enveloppe. À l'intérieur, une feuille unique. Une note de service.

« Affectation : Guyane, commissariat de Cayenne. Prise de fonction : quarante-huit heures. »

Videl repose le document. Il n'y a aucune mention du dossier Marceau. C'est une déportation administrative, pure et simple.

— Le recours n'est pas suspensif, dit l'auditeur. À 19h15, votre badge sera désactivé.

Videl sort un carnet à couverture de moleskine. Il écrit, la main stable :

« 18h47. Remise d'une note de mutation d'office. Tentative d'intimidation pour obtenir les codes de chiffrement du scellé n°224. »

— Donnez-moi ce carnet, ordonne l'auditeur.

— C'est un objet personnel.

— Vous ne partirez pas avec vos notes, Vidal. Sortez votre arme. Posez-la sur le bureau.

Le technicien enfle des gants en latex. Le claquement du plastique contre son poignet est le seul signal d'assaut. Il tente de saisir le poignet de Vidal. Le capitaine verrouille son coude contre son buste.

— L'agitation est constatée à 18h55, dicte l'auditeur pour son propre dictaphone. Emploi de la force nécessaire.

Le technicien réduit l'écart. Vidal sent le métal froid du radiateur contre ses lombaires. L'auditeur note : « Le sujet cite des articles de loi hors contexte. Risque d'escalade. »

L'index du technicien s'enfonce dans l'épaulette de Vidal. Le BlackBerry atteint le bord du bureau et bascule. Il s'écrase au sol. La batterie est éjectée.

— Interruption du flux, note l'auditeur.

Le technicien plonge la main dans la poche de Vidal. L'extraction est nette. Le carnet de moleskine apparaît sous les néons. Il le feuillette.

— Vide, constate le technicien. Juste des codes en marge.

L'auditeur s'empare de l'objet et le glisse dans une enveloppe scellée.

— Vous ferez l'objet d'une convocation à l'IGPN demain, 08h00. Le brigadier vous attend à la sortie pour votre arme.

Les deux hommes sortent. Leurs pas s'effacent derrière la porte coupe-feu. Videt reste seul. Il n'est pas en colère. Il sait que le carnet saisi est un leurre. Le véritable relevé des transferts de fonds entre le cabinet de Paul Larrieu et les comptes du "Notaire" se trouve ailleurs. Il l'a glissé dans la doublure du dossier Marceau, déposé trois heures plus tôt dans le casier des scellés non identifiés de la morgue de l'IML.

Il éteint le plafonnier. Il ramasse la batterie du téléphone sur le sol. Elle dégage une odeur d'ozone. Il quitte la pièce en laissant la porte ouverte. Dans le hall, l'horloge murale avance d'une minute avec un claquement sec. Il est 23h14. Le silence revient.

Chapitre 7

Interrogatoire : Saïd le prestataire

L'ampoule fluorescente de la salle n°4 émettait un sifflement de haute fréquence qui ricochait contre les dalles perforées. Saïd, désigné dans les rapports comme « prestataire de services », attendait les mains à plat sur le mélaminé gris. Il ne portait pas de menottes. Videt lui accordait cette petite liberté en échange de son calme. Sur la table d'appoint, une station forensique — un bloc noir massif — était reliée à un disque externe de 500 gigas, le scellé n° 42-B.

Romain Videt observa le voyant bleu. Il clignotait par saccades, signalant le travail des têtes de lecture sur les plateaux magnétiques. La barre de progression affichait 14,2 %. Temps estimé : 42 minutes. L'air était saturé par l'odeur de l'ozone et celle du café froid dont le gobelet portait des traces de morsures sur le rebord.

Videt ouvrit son carnet à spirales sans accorder un regard à son suspect. Il préférait l'étude du grain de cuir de son porte-documents, un luxe artisanal qui détonnait dans ce placard administratif.

— Vous avez voulu parler sans avocat. Vos déclarations sont consignées, je vous le rappelle.

— Je connais la chanson. On n'est pas là pour un vice de forme, mais pour une porte de sortie.

— Il n'y a pas de sortie de secours pour le proxénétisme et la drogue en bande organisée. Il n'y a que des remises de peine pour ceux qui se mettent à table.

— Je ne me mets pas à table. Je liquide mes stocks.

Saïd réajusta sa veste de costume, une coupe italienne un peu datée mais soignée. Ses

ongles étaient impeccables, sa barbe taillée au laser. C'était un homme de l'ombre qui avait compris depuis longtemps que la violence coûte plus cher qu'une information bien placée.

— Sur ce support, reprit-il d'un mouvement de menton vers le boîtier noir, il y a trois dossiers verrouillés. Vos techniciens mettront une éternité à casser le code. Sauf si je vous donne la clé.

— Et qu'est-ce que vous vendez ?

— Un déclassement des charges. Je veux que la « bande organisée » saute. Je veux finir comme un simple intermédiaire. Et une protection pour ma famille. Larrieu a le bras long, même depuis son hôtel particulier du 7^e.

Videl ne répondit pas. Il se leva, les articulations craquantes. Sur l'écran de contrôle, les secteurs défectueux marquaient l'arborescence de points rouges. Il sentait la tension de Saïd monter, trahie par une légère dilatation de ses pupilles chaque fois que le curseur s'approchait d'un répertoire nommé « LOG_SESSIONS ».

— Vous parlez de Paul Larrieu. Un Député. C'est lourd, ce que vous balancez.

— Ce n'est pas une accusation, c'est de la comptabilité. Les dates, les lieux, les escortes, les factures de la coke. Tout est là. Larrieu ne se contente pas de consommer. Il organise. Il utilise mes filles pour arracher des signatures sur ses amendements. Il transforme le vice en levier.

Videl se retourna brusquement, fixant son regard de clinicien sur l'homme. Il cherchait la faille, le bluff, mais ne trouva que la froideur d'un type qui sait que sa peau dépend de la valeur de ses secrets.

— Si je vous ouvre la première partition, dit Saïd plus bas, vous verrez une vidéo. Octobre 2009. Héloïse Marceau est là. Elle ne ressemble pas à une victime au début. Juste une employée modèle qui fait le job pour Larrieu. Puis, on voit le moment où elle pige qu'elle est piégée.

Le ventilateur de la station monta en régime, expulsant un air sec contre le visage de Videt. 17 %.

— Le mot de passe, Saïd.

— D'abord le protocole d'accord du Proc. Je ne suis pas un bleu. Je sais comment vous bossez. Vous prenez tout, et après, vous oubliez les promesses dans un tiroir.

L'officier posa la main sur le boîtier. Il sentait les vibrations des plateaux tournant à plein régime. Sous ses doigts, il tenait de quoi pulvériser une carrière ministérielle. Mais il savait aussi que ce genre d'objet a tendance à « s'égarer » dans les couloirs du Palais de Justice.

— Je ne peux pas vous garantir le Procureur. Mais je vous garantis que ce scellé ne quittera pas mon coffre personnel avant que j'aie vu cette vidéo.

— C'est une offre de flic. C'est léger.

— C'est la seule que vous avez. À 18 heures, vous repartez au dépôt. Si le boîtier est encore verrouillé à ce moment-là, je le confie au service central. Ils mettront peut-être des mois, mais ils entreront. Et ce jour-là, vous n'aurez plus rien à vendre. Vous serez juste un mac de plus avec une peine maximale.

Saïd ferma les yeux. Il calculait les probabilités. Dans le couloir, le bruit de pas lourds et le cliquetis d'un trousseau de clés signalèrent le changement de garde. Le temps s'étirait.

— Tapez « L'Ordre et la Morale » en minuscules, sans espaces. Partition 1.
Sous-répertoire /ALPHA/.

Videt se rassit. Le plastique du clavier était gras sous ses doigts. Il saisit les caractères avec une lenteur procédurale. Il s'arrêta avant le dernier mot, le doigt suspendu.

— Si vous mentez, je m'arrangerai pour que votre transfert vers Fleury se fasse dans le même fourgon que les types de la Forestière. Vous savez ce qu'ils font aux balances ?

— Vérifiez par vous-même. On n'est plus dans les menaces, on est dans l'archivage.

La touche Entrée fut pressée. L'écran se figea trois secondes avant d'ouvrir une liste de fichiers .MOV. Le premier datait du 14 octobre 2009. 1,2 Go.

L'interface de lecture apparut. Le silence dans la pièce devint total. À l'écran, une image granuleuse : un salon aux boiseries sombres, une table en cristal, et cette jeune femme blonde, Héloïse Marceau. Son visage était à moitié caché par l'ombre d'un homme au profil massif.

Videl bloqua sa respiration. Il venait d'ouvrir une brèche dans un mur qu'il traquait depuis des années. L'image se stabilisa après un bref clignotement. La qualité était brute. Sur l'écran, Héloïse Marceau ajustait la bretelle de sa robe noire. Son geste était mécanique, dénué de la grâce des photos de presse.

— Caméra fixe, constata Vidél. Planquée dans un détecteur de fumée.

— Angle de 92 degrés. Surveillance industrielle. Vous ne trouverez pas de grain, même dans le noir.

— Qui a posé ça ?

— Un prestataire. Il s'est tué en scooter en 2011. On n'est pas là pour faire de la généalogie, regardez plutôt le sujet.

Videl fit défiler les images. À 04:12, l'homme de profil bougea. Le visage de Paul Larrieu apparut en pleine lumière, une clarté crue révélant les poches sous ses yeux. Il ne ressemblait pas au député charismatique des plateaux ; il ressemblait à un client exigeant.

— Le time-code indique 23:14. C'était le soir du vote sur la régulation bancaire.

— Il a quitté l'Assemblée à 22h45. Dix minutes plus tard, il était dans cet appartement de la rue de Varenne. Le trajet colle.

— Au nom de qui, l'appart ?

— « Azure Invest ». Une coquille vide au Luxembourg. Mais vous le savez déjà.

Saïd déplaça légèrement ses mains, faisant tinter le métal contre le rebord de la table. Il observait l'officier analyser la preuve comme un pathologiste étudie une tumeur. Videt nota un détail : sur la table basse, une petite boîte métallique dorée. Il zooma.

— C'est de la drogue ?

— Un mélange. Larriou appelle ça « l'équilibre des puissances ».

— On voit Héloïse en prendre ?

— Soyez patient. L'administration commence à 12:40.

Le curseur glissa. Le silence de la salle n°4 n'était plus troublé que par le ronronnement du support externe. La diode bleue clignotait frénétiquement. Videt sentit une goutte de sueur glisser le long de ses côtes. Ce n'était pas de l'excitation, c'était le poids physique de l'information.

— Si je saisis ça officiellement, Saïd, le juge demandera une expertise.

— Et si vous le faites, vous perdrez la main. Le boîtier subira un « crash magnétique » au greffe. Ou alors un greffier endetté vendra une copie en face pour effacer ses ardoises.

Saïd se pencha. Son odeur — tabac froid et parfum de luxe bon marché — envahit l'espace de Videt.

— Vous voulez de la cohérence. La vidéo vous donne la vérité. Moi, je vous donne le contexte. Le dossier contient aussi les relevés de comptes sur trois ans. Les noms des autres « prestataires ». Les factures de pressing pour les draps tachés de sang qu'on a dû évacuer en urgence.

Videl se tourna vers lui. Son regard était une surface d'acier.

— Le sang ? Quelle date ?

— Dossier suivant. /BETA/. Fichier log du 15 novembre.

Videl hésita. Les procédures s'entrechoquaient dans son esprit : l'éthique de sa fonction contre la réalité brute de la vidéo. Derrière lui, Héloïse Marceau commençait à avoir les yeux qui se révulsaient. Chaque seconde était une transaction illégale de plus.

— Pourquoi maintenant, Saïd ? Pourquoi moi ?

— Parce que vous êtes le seul flic du service qui ne dîne pas avec eux. Parce que vous détestez Larrieu autant que je déteste les mauvais payeurs. Et parce que ma peau dépend de l'intégrité de ce scellé.

Videl ouvrit le dossier /BETA/. L'arborescence révéla des PDF. Des captures de virements SWIFT. Le premier document : « Cabinet d'Audit - Zurich ». Montant : 45 000 euros. Objet : « Frais de logistique événementielle ».

— C'est le prix pour nettoyer une chambre ?

— C'est le prix pour le silence, le transport du corps et le remplacement des meubles, répondit Saïd avec la froideur d'un comptable. Vous avez le détail. Tout est traçable.

Le capitaine sentit la pièce se rétrécir. L'air devenait rare. Il prit une inspiration, goûtant la poussière sur sa langue. Sur l'écran, Héloïse Marceau venait de s'effondrer. Larrieu ne bougeait pas. Il regardait sa montre.

Videl observa le reflet de Saïd dans le plexiglas de la fenêtre d'observation. L'homme restait immobile.

— L'arborescence est complexe pour un simple intermédiaire.

— Le silence est le premier service que je facture. Le dossier /BETA/ utilise une clé de 256 bits. Si vous forcez l'entrée sans moi, les données s'autodétruisent.

Un grincement de métal punctua le silence. Vidél ouvrit le fichier log. Des lignes défilèrent.

`2010-11-15 23:14:02 - UNIT_01 - ARRIVAL - 75007`

`2010-11-16 01:22:15 - UNIT_01 - EXTRACTION - 75007`

— 75007. L'hôtel particulier de la rue de Grenelle. Et 91160. Longjumeau. Pourquoi l'Essonne ?

— On ne dépose pas une marchandise pareille à la morgue. On passe par une zone de transit. Un entrepôt de viande. C'est plus propre à quatre heures du matin.

Vidél nota le code `DISPOSAL_REF`. Il saisit le support externe, examinant le port USB. La connectique était usée.

— Qui a autorisé le virement de 45 000 euros ?

— La SCI « Le Phénix ». Une structure écran. L'ordre a été signé par un attaché parlementaire, Lefebvre. Un type qui ne sait sûrement même pas ce qu'est la logistique de crise.

Le document suivant était une facture de pressing. « Taches protéiniques complexes. » Le terme technique pour le sang ou le sperme. Vidél sentit une pulsation dans sa tempe. Il voyait Larrieu ajuster ses boutons en attendant que l'équipe de Saïd évacue le corps.

— L'immunité que vous espérez ne couvre pas le sang, Saïd.

— Je ne cherche pas l'immunité, mais la survie. Larrieu audite ses comptes. Il veut supprimer les « charges inutiles ». Dans son monde, c'est quelqu'un qui en sait trop. Regardez le fichier `PAYOUT_FINAL`.

Videl cliqua. Un tableur. Une liste de noms. En face de celui de Saïd, une date de fin : le 12 décembre.

— Vous pensez qu'il va vous liquider ?

— Je sais qu'il a déjà contacté une équipe pour « sécuriser ses actifs ».

L'officier referma l'ordinateur d'un geste sec. Il glissa le support dans un sachet plastique.

— On va vérifier chaque ligne. Si un seul chiffre est faux, je vous renvoie en zone de transit, mais c'est vous qui serez la marchandise.

Videl se leva. Il sentait la clim mordre sa nuque. Il devait décider : la procédure qui l'étouffait ou la vérité brute. Dans le couloir, l'ombre d'un homme en costume passa devant la porte. L'influence de Larrieu était partout. Une odeur, un bruit de pas.

— Restez ici. Je vais chercher un technicien pour l'extraction officielle.

— Ne sortez pas avec ce sac de manière trop visible. Les caméras du couloir ne sont pas toutes les vôtres.

Videl appuya sur l'interphone.

— Ici Vidél, salle 4. Appelez Legoff, qu'il descende avec une station portable. Tout de suite.

Le silence revint. Vidél observa une goutte de condensation sur la carafe d'eau. Elle traçait un sillon erratique avant de s'écraser.

— Vous avez mentionné Marseille. Un nom ?

— Les noms n'importent plus. C'est la logistique qui compte. Ils utilisent des serveurs au Panama. Le contrat est passé via « Vigilance Sud », une boîte de sécurité.

— Si vous me donnez l'intermédiaire, je peux peut-être freiner votre transfert.

— L'intermédiaire est un fantôme. Mais l'argent laisse des traces. Vérifiez la SCI « Les Acacias ». C'est là que Larrieu loge ses contrats de nettoyage.

Legoff entra avec sa mallette noire. Un homme pâle, aux gestes économes. Il installa son matériel en silence. Le processus commença. Vidél observa le technicien manipuler le support avec des gants bleus. Le crissement du plastique déchira l'air.

— Je lance l'image bit à bit, annonça Legoff.

Le ventilateur de son PC monta en régime. Sur l'écran, une barre de progression grise commença son avance. 0,2 %. Saïd suivait le mouvement avec une intensité de prédateur acculé. Ses pupilles captaient la moindre variation de lumière.

— Si ce fichier contient ce que je pense, Saïd, vous n'êtes plus un témoin. Vous êtes une pièce à conviction vivante. Et on ne protège pas les preuves éternellement.

— C'est pour ça que j'ai fait des copies. Les autres sont dans la nature. Si je disparaissais, elles partent vers trois rédactions.

L'ordinateur émit un bip.

— Empreinte calculée. Je commence l'extraction. Il y a un cryptage lourd. Il me faut la clé.

Vidél se tourna vers Saïd. L'autre esquissa un sourire sans joie.

— La clé est une date. Celle de la mort d'Héloïse Marceau. Huit chiffres.

Le dé clic logiciel se fit entendre. Des lignes de texte défilèrent à toute vitesse.

— Je vois des logs de connexion, murmura Legoff. Ça vient d'un routeur rue de l'Université. L'hôtel de Larrieu. Il y a des adresses correspondant à des BlackBerry.

Vidél s'approcha. Une ligne était surlignée en bleu.

`UID: 0x44A2 - Event: File Deletion - Path: /H_Marceau/Archives/ - Timestamp:

2010-10-12 03:14:22`

— Trois heures du matin, nota Videl. Le corps a été trouvé à six heures. Quelqu'un a fait le ménage avant les secours. Isolez ce bloc. Je veux savoir si on peut récupérer ce qui a été effacé.

Legoff frappa une séquence de commandes. À l'écran, l'interface passa au noir profond. Le logiciel sondait les clusters là où les fichiers supprimés laissent parfois une ombre.

— L'en-tête est corrompu, mais la signature est là. C'est une erreur d'urgence absolue.

Videl fixa Saïd.

— 03h14. À cette heure-là, Larrieu sortait d'un cercle de jeu. Qui était rue de l'Université avec les codes ?

— Larrieu ne touche jamais à un clavier. Il a des gens pour l'hygiène. Mais ce soir-là, ils ont paniqué. La petite Marceau avait un enregistrement. Un mémo vocal sur son propre téléphone.

Legoff pointa une fenêtre rouge.

— J'ai récupéré un fragment de 1,2 Mo. Un mémo vocal. Je tente une reconstruction.

Le silence était saturé par le ronronnement du matériel. Vidé retint son souffle. Un souffle statique envahit la pièce, un bruit blanc granuleux. Puis une voix d'homme, étouffée mais identifiable. Une voix habituée à réécrire la loi.

« ...pas là pour négocier, Héloïse. Tu n'es plus rien. »

— C'est son directeur de cabinet, souffla Saïd. Attendez la suite.

Le son s'intensifia. Un froissement, puis un choc sourd. Vidél nota l'heure : 16h42.
— Isolez la voix en arrière-plan. Il y a quelqu'un d'autre qui respire. Je veux une analyse spectrographique.

Legoff isola une aspiration d'air, rauque, légèrement sifflante. Une arythmie se devinait.

— Vous reconnaissez ce souffle, Saïd ? Ce n'est pas celui d'un homme inquiet. C'est un spectateur.

Saïd fit tourner un stylo entre ses doigts.

— Vous spéculiez, Vidél. Ce que j'entends, c'est un fichier pourri sur un support que vous n'auriez jamais dû avoir. Ce scellé n'existe pas officiellement, n'est-ce pas ?

— Ce qui m'intéresse, c'est la constante physique : cette respiration appartient à celui qui était à deux mètres de la victime lors de sa chute. Legoff, zoomez là. Ce clic métallique.

Un son sec retentit.

— Un briquet ?

— Non, trancha Vidél. Trop net. Le loquet d'une mallette ou le fermoir d'une montre de luxe.

L'officier brisa la distance de sécurité, s'approchant du suspect.

— Celui qui respire sur cette bande a décidé que vous étiez devenu trop lourd, Saïd.

— J'ai des noms et des montants au Luxembourg. Mais cet audio... c'est votre assurance-vie. Pas la mienne. Pour la suite, je veux une requalification immédiate en témoin assisté. Et je veux mon avocat.

Vidél nota la demande.

— Legoff, vérifiez si le support a été branché ailleurs entre la saisie et maintenant.

— Accès root détecté le 15 octobre à 03h12. Adresse masquée par Singapour.
Quelqu'un a tenté de forcer le volume.

Videl fixa Saïd.

— Le 15 octobre, vous étiez en cellule. Qui a le double de vos clés numériques ?

Saïd ne répondit pas. La sueur perlait désormais à la naissance de ses cheveux.

— Si une IP a été détectée, c'est que vous avez une fuite dans votre propre service.

Videl se tourna vers l'écran. Au milieu du chaos numérique, une chaîne de caractères apparut.

```
`USER_ID: 75007_ADMIN_ELYS_2`
```

Un froid polaire descendit le long de sa colonne vertébrale.

— Saïd, vous venez de passer du statut de témoin à celui de cible. Et moi aussi.

Il fixa la caméra au plafond, dont le voyant rouge clignotait comme une menace.

— Legoff, débranchez tout. On sort d'ici. Tout de suite.

Le brigadier rata par deux fois l'icône de démontage. Ses doigts glissaient.

— Le script est bloqué, une requête entrante tente un balayage à distance. Quelqu'un force le passage.

Videl saisit le câble noir et l'arracha de la prise d'un coup sec. Le silence électronique retomba.

— Vous ne pouvez pas effacer ça, murmura Saïd. Si l'administrateur a vu que vous étiez sur ce secteur, le nettoyage est déjà lancé dehors.

L'officier glissa le support dans une pochette blindée.

— On ne passe pas par le secrétariat. Morel attendra son rapport.

Videl s'approcha de Saïd, le visage à trente centimètres du sien.

— Quel était le mot de passe de ce fichier ?

— Le nom de son chien. *Sully*. En minuscules. Mais ce n'est pas le code qui compte. C'est un protocole de transfert pour une boîte de sécurité de Levallois : « Artemis Solutions ». Ils protègent Larrieu en dehors de ses déplacements officiels.

Videl sentit la pression monter. Larrieu protégé par des mercenaires dont les fonds remontaient à l'Élysée. Le schéma était complet : l'élimination systématique des témoins.

— On emmène Saïd au bloc 3. Sous protection isolée. Aucun contact, même avec le parquet. Legoff, on sort par le parking. Zone B.

Arrivés dans la cellule de dégrisement technique, l'odeur de Javel agressa leurs sinus. Videl s'installa face au Notaire, l'ordinateur à nouveau ouvert.

— Expliquez le protocole de déclenchement.

— C'est une couche modifiée. Le système ne cherche pas seulement le mot « Sully ». Il analyse le timbre, la résonance, la fréquence exacte de la victime. Si vous injectez un son qui ne colle pas à 98 %, tout s'efface. Définitivement.

Legoff revint avec une clé USB.

— J'ai les messages de la boîte vocale. Elle prononce le mot deux fois.

Videl lança l'injection. La barre progressa lentement. À 88 %, elle s'arrêta.

« Frequency mismatch : 44.1kHz required. »

— La qualité est trop basse, lâcha Legoff. On va tout perdre.

Videl fixa Saïd.

— C'est votre porte de sortie.

— Je n'ai pas dit que ce serait facile. Héloïse a déposé plainte au 7e trois jours avant

sa mort. L'audition a été enregistrée en haute fidélité.

L'officier se leva.

— Le commissariat du 7^e est sous la botte de Larrieu. Si on demande ce fichier, le système alertera le préfet en deux secondes.

— Alors vous n'avez pas le choix. Soit vous entrez par la grande porte, soit vous regardez ce truc devenir un presse-papier.

Le disque dur émit un cliquetis métallique régulier. Le cliquetis de la fin.

— Legoff, appelez le central. On passe en code « Urgence Absolue ». On va braquer le serveur du 7^e avant qu'ils ne pigent ce qu'on cherche.

Videl remit sa veste, rangeant son arme avec un geste sec. Il savait que dans dix minutes, la machine se retournerait contre lui. La chasse était ouverte.

Chapitre 8

Rapport médico-légal : Scellé n°24

L'air à l'intérieur de l'Institut Médico-Légal de Paris, quai de la Rapée, stagnait à une température constante de quatre degrés Celsius. L'odeur n'était pas celle de la putréfaction, mais celle, plus agressive, d'un détergent industriel lessivant les rigoles des tables d'examen. Le capitaine Romain Videl restait immobile, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus en laine sombre, observant le docteur Arnal procéder à l'ouverture du thorax d'Héloïse Marceau. Le sifflement aigu de la scie Stryker découpant le sternum ricochait contre les parois carrelées.

Aucun des deux hommes ne parlait. Videl fixait le visage de la jeune femme : une pâleur crayeuse, les lèvres cyanosées, et ce regard vide que la mort fige dans une absence totale de relief. Sur le chariot adjacent, le scellé n°24 reposait dans un sac plastique. Une seringue BD Plastipak de 5 ml, munie d'une aiguille de 21 gauges. Le piston était enfoncé au maximum, ne laissant qu'un résidu translucide contre la paroi de polypropylène.

— État des points d'injection, demanda Videl.

Sa voix était blanche, dépouillée de toute inflexion. Arnal posa son instrument.

— Une seule trace de ponction fraîche au pli du coude gauche. Angle d'insertion de quarante-cinq degrés. Pas de reflux sanguin massif, mais une ecchymose périphérique de trois millimètres. Compatible avec une auto-administration. Le sujet était droitier.

Le légiste approcha une lampe scialytique. La lumière crue révéla des détails invisibles à l'œil nu.

— Regardez ici, sous l'apophyse styloïde du radius.
— Des micro-pétéchies, observa Vidél en s'approchant.
— Exact. Et une dépression linéaire discontinue de l'épiderme. Deux millimètres de large. Trop fin pour des menottes administratives ou des liens de type Serflex. Probablement du fil de pêche en nylon ou de la suture chirurgicale. Quelque chose de résistant qui a été serré avec une tension constante pour immobiliser les membres sans rompre la peau de manière flagrante.

Vidél sortit son terminal de service. Il nota les termes exacts. La contradiction était nette : une overdose "propre" au pli du coude, mais des marques de contention microscopiques suggérant une immobilisation forcée. Il se tourna vers la seringue pour lire l'inscription gravée au laser.

— Le numéro de lot est le BD-09-1104-X2.
— C'est un lot industriel, précisa Arnal. Distribution hospitalière.
— Non. Ce code spécifique correspond aux réserves stratégiques ou aux commandes groupées pour les services de santé des armées. On ne trouve pas ça dans une officine de quartier.

Vidél observa Arnal peser le foie. 1450 grammes. Un organe sain. Héloïse Marceau n'avait pas le profil d'une héroïnomane de longue date. Ses veines n'étaient pas sclérosées. Ses poumons présentaient un œdème massif, caractéristique d'une dépression respiratoire fulgurante.

— Pureté du produit ?
— 92 %. C'est de la neige de laboratoire. Pas de coupe, pas de lactose. Dans la rue, on tourne à 20 %. Une telle concentration ne se vend pas, Arnal. Elle se transmet.

Il quitta la salle, ses pas résonnant lourdement dans le couloir vide. Dehors, le froid de novembre lui cingla le visage. Il s'installa au volant de sa voiture banalisée,

l'habitable sentant le café froid et le tabac de la veille. Son téléphone vibra. Morel, de la PJ.

— Rapport, lâcha Videt.

— J'ai la remontée pour le lot X2, patron. Ce matériel est destiné exclusivement aux services de réanimation et aux cliniques spécialisées. Ce lot précis a été livré en juin à trois adresses : le Val-de-Grâce, la réserve stratégique d'Évreux, et la Clinique de l'Églantine.

— L'Églantine. Là où Paul Larriou fait ses check-ups.

— Le registre est sous clé électronique, ajouta Morel. La direction invoque le secret médical pour ses VIP.

— Le protocole est déjà corrompu par les faits, Morel. Dites au juge Marchand que si je n'ai pas ce registre dans deux heures, le dossier fuite dans la presse avec la mention « homicide dissimulé ».

Videt démarra. Il ne rentrait pas chez lui. Il avait rendez-vous au parking Italie Deux avec sa source, "Le Notaire". L'odeur de poussière de frein et d'humidité stagnante l'assaillit dès qu'il descendit au niveau -3. Saïd l'attendait, adossé à une berline allemande. Il ne portait pas son habituel survêtement, mais un pardessus sombre qui lui donnait l'air d'un banquier de l'ombre.

— Le lot 09-1104-X2, commença Videt.

— C'est du matériel de bloc, Videt. Traçable.

— Qui a validé la sortie ?

— Personne ne valide dans ces endroits, répondit Saïd d'une voix rauque. On "met à disposition". Le système est une passoire parce que les types qui gèrent les stocks sont payés au lance-pierre. Larriou achète du silence, il ne vend pas de loyauté. Si vous voulez la source, cherchez la boîte qui gère les déchets bio-médicaux de l'Églantine. Les "bons blancs" ne finissent jamais à l'incinérateur public. Ils sont évacués par Seralis.

Videl se figea. Seralis. Une filiale liée à la holding finançant la dernière campagne de Larrieu. Il remonta en voiture, les articulations blanchies sur le volant. Il lui restait moins de trois heures avant que Larrieu ne s'exprime en direct sur les chaînes d'info.

Il fila vers la zone portuaire de Gennevilliers. Il coupa ses feux à trois cents mètres des entrepôts Seralis, laissant le véhicule glisser dans l'ombre. Un projecteur halogène s'alluma soudain, balayant la cour. Une porte sectionnelle monta dans un grincement de chaînes.

Videl saisit ses jumelles. Dans le grain vert de la vision nocturne, un fourgon blanc manœuvrait vers le quai n°4. Le chauffeur descendit, gilet orange sur le dos, mais il ne semblait pas pressé. Il attendait. À 4h55, une berline sombre s'arrêta. Un homme en costume en sortit, abrité sous un parapluie malgré la pluie fine.

Videl arma son objectif. Dans le viseur, le visage devint net. Ce n'était pas un employé de quai. C'était le chef de cabinet de Paul Larrieu.

— C'est le dernier reliquat du lot X2 ? demanda l'homme au parapluie.

Sa voix, portée par le vent, parvint à Videl avec une clarté clinique. Le chauffeur désigna une caisse bleue marquée "Risque Biologique".

— Tout ce qui restait en stock à la clinique.

— Assurez-vous que le broyage soit certifié. On ne veut aucune traçabilité résiduelle.

Videl prit trois clichés en rafale. Le déclic du miroir, bien que feutré, lui parut assourdissant. Il recula lentement, un pas après l'autre, ses chaussures de cuir ne faisant aucun bruit sur le bitume gras.

Il regagna sa voiture. La cendre de sa cigarette, oubliée entre ses lèvres, finit par céder et s'éparpilla sur son revers. Il ne l'essuya pas. Il fixa le terminal sur son siège

passager. Le message de Morel s'afficha : "Le juge refuse la saisie. Larrieu est en plateau dans soixante minutes."

Videl tourna la clé. Le moteur diesel gronda, une vibration sourde qui se propagea jusqu'à ses vertèbres. Il regarda une dernière fois le bâtiment de Seralis dans son rétroviseur. Héloïse Marceau n'était plus une statistique administrative. Elle était devenue une donnée gênante dans une équation que ces hommes s'efforçaient de résoudre par le vide.

Il engagea la première et s'inséra dans le flux des camions quittant le port. Il n'allait pas au quai des Orfèvres. Il y avait une adresse dans le 7^e arrondissement où le silence ne s'achetait pas avec des rapports d'autopsie classés. Ses yeux restaient fixés sur la route, cherchant la prochaine faille dans la cuirasse de l'ordre moral. La traque quittait la procédure pour entrer dans la balistique pure.

Chapitre 9

Parloir : Fleury-Mérogis

La porte magnétique du bâtiment D3 se verrouilla dans une percussion sourde, un choc de métal qui fit vibrer l'ossature du couloir. À 10h14, le capitaine Romain Videt posa sa mallette sur la table en Formica du box de parloir numéro 12. L'air était saturé d'une odeur d'ammoniaque et de sueur rance, le parfum résiduel des zones de transit carcéral. Videt retira ses gants, ajusta la manche de sa veste et consulta sa montre. Le silence n'était troublé que par le grésillement d'un tube fluorescent en fin de vie.

Malik El-Mansour entra trois minutes plus tard, escorté par un surveillant. L'ancien chauffeur de Paul Larrieu portait un survêtement dont le coude droit s'effilochait. Il s'assit lourdement, ses articulations blanchies par la tension. Videt ouvrit le dossier cartonné « Affaire Marceau » et sortit son stylo.

— Matricule 394 822. Identité confirmée. Posez vos mains à plat, Malik.

L'homme obéit. Ses paumes laissèrent une trace d'humidité sur le revêtement synthétique. Videt entra directement dans le vif du sujet, délaissant pour un instant la rigidité du procès-verbal.

— Le 14 novembre 2009, vous avez déposé un pli au quai de la Tournelle. Un témoin mentionne une sacoche scellée. Qu'est-ce que Larrieu vous a dit ce soir-là ?

Malik fixa un point au-dessus de l'épaule du capitaine.

— Monsieur disait que c'était pour la « neutralisation ».

Videt nota le mot. Sa calligraphie était serrée, nerveuse.

— Précisez.

— Ce n'est pas comme dans les polars, Capitaine. On ne brûle rien dans des barils. On utilise les circuits officiels de destruction de l'Assemblée. On injecte les dossiers « sensibles » au milieu des archives périmées. Ça s'appelle le noyage. Les boîtes sont plombées. Le gars à l'incinérateur voit le macaron tricolore, il ne pose pas de questions.

Videl tapota l'extrémité de son stylo contre ses dents. Il visualisait la scène : l'immunité parlementaire servant de bouclier pour acheminer des preuves de corruption directement dans les fours à 1200 degrés d'Ivry.

— Qui préparait les sacs ? Un dossier concernant Héloïse Marceau a disparu du bureau de Larrieu le 12 novembre. Était-il dans la mallette ?

Malik baissa les yeux. Ses index frottaient nerveusement ses pouces.

— Je ne sais pas pour le nom. Je sais juste qu'il y avait des photos. Des tirages argentiques. Monsieur Larrieu détestait le numérique, ça laisse des traces sur les serveurs. Il aimait le papier. Le papier devient de la cendre en trois secondes. Ce soir-là, il a vérifié le scellé trois fois. Il a dit : « C'est le verrou de sécurité, Malik. Si ça passe au four, on est tranquilles pour dix ans ».

Videl sortit une petite enveloppe plastique contenant un débris de plastique noirci, récupéré dans les filtres d'Ivry.

— C'est un coin de classeur fédéral. Le modèle utilisé par la DGSE pour les dossiers classifiés. Pourquoi Larrieu avait-il ça en sa possession ?

Malik recula brusquement, sa chaise grinçant sur le béton brut. Ses épaules remontèrent vers ses oreilles.

— C'est fini, l'entretien est fini. Si vous avez trouvé ça, c'est que le dossier Marceau n'était pas une affaire de mœurs. Vous jouez avec un détonateur, Capitaine. Larrieu

n'est que le client. La « neutralisation », c'est une prestation. Il y a des types dont c'est le métier de faire disparaître les dossiers pour l'État. On les appelle « Les Blanchistes ». Si je parle d'eux, je ne finis pas ma peine.

Videl rangea méthodiquement ses affaires. Il sentit le poids du dossier dans sa mallette augmenter. Il ne retourna pas à son bureau. Il prit la direction du quai de la Rapée, vers le service des scellés.

L'air du dépôt sentait le vieux papier et le solvant. Derrière une vitre blindée, un brigadier-chef vérifia ses accès.

— Le dossier Vaugard est en attente de destruction, Capitaine. L'ordonnance est tombée ce matin.

Videl ne cilla pas.

— Je procède à une vérification d'inventaire sur la pièce 44-X-901. Maintenant.

Il s'engagea dans les couloirs de linoléum jaune, trouvant enfin la palette destinée à l'incinérateur. Il utilisa un scalpel pour inciser le film plastique. À l'intérieur d'une mallette de secours saisie sur un second chauffeur, il glissa son index sous la doublure. Un craquement de papier rigide.

Il en sortit un feuillet bleu, un formulaire Cerfa portant le tampon humide : « Direction Générale de la Sécurité Extérieure ». En bas de page, une signature illisible surmontait une mention manuscrite : « L'ARCHITECTE ».

Ce n'était pas un inventaire. C'était un protocole de transfert de fonds secrets maquillé en transport de matériel. Larrieu ne supprimait pas les preuves ; il les rendait illégales à consulter en les estampillant « Secret-Défense ».

Son terminal de service vibra dans sa poche. Trois appels manqués. Un message électronique de sa hiérarchie : « Rapport immédiat exigé. Votre accès au réseau RIO

est suspendu pour maintenance. »

Videl sentit une pulsation dans sa tempe. La procédure de neutralisation ne commençait pas par une balle, mais par une mise à jour logicielle. On n'effaçait pas les preuves, on effaçait l'enquêteur.

Il regagna sa Peugeot de fonction. La pluie de novembre cinglait le pare-brise, créant un rideau opaque. Dans le rétroviseur, une berline noire, phares au xénon d'un blanc bleuté, maintenait une distance constante de cent mètres. Pas de gyrophares. Juste une présence procédurale.

Il fixa le document bleu posé sur le siège passager. À cet instant, il comprit le subtexte des aveux de Malik : dans le système Larrieu, les fusibles ne sont pas remplacés. Ils sont grillés.

Videl engagea la première. Le tic-tac du clignotant résonna comme un compte à rebours. Il ne se rendit pas à l'Hôtel de Police. Il bifurqua vers le 7^e arrondissement, là où les dossiers prenaient vie avant de devenir de la cendre. Derrière lui, la berline noire accéléra, synchronisant parfaitement son mouvement sur le sien. Le capitaine déverrouilla la sécurité de son arme de service sans quitter la route des yeux. L'enquête n'était plus judiciaire ; elle était devenue une course contre son propre effacement administratif.

Chapitre 10

Le Levier législatif

Le bureau 412 du Quai des Orfèvres maintenait une température constante de 19 degrés, un froid artificiel qui semblait figer l'air autant que les procédures. Romain Videt ajusta sa lampe d'architecte. Le bras articulé grinça, un son ténu dans le silence clinique de la pièce. Sous le faisceau halogène, le scellé n° 2010-458 révélait son contenu : un dossier cartonné de couleur chamois portant la mention « Commission des Affaires Sociales – Amendement 42-B ».

Videt enfila ses gants en nitrile. Le craquement du latex fut sec, définitif. Il ouvrit la liasse. Sur la première page, le tampon « COPIE CERTIFIÉE » présentait une légère bavure, signe d'une manipulation hâtive. L'amendement visait l'article L. 5121-1 du Code de la santé publique. En apparence, une simplification pour les génériques ; en réalité, une niche permettant d'exclure certains tests de bioéquivalence. Une concession sémantique valant des millions.

Le capitaine saisit son terminal de dotation posé sur le sous-main en cuir usé. L'écran affichait 23h14. Il ouvrit le fichier vidéo « LARRIEU_VILLA_09.mp4 ». Sur l'affichage granuleux, Paul Larrieu apparaissait de profil, torse nu, la peau flasque sur le rebord d'un lit king-size. Face à lui, une femme dont l'identification venait de tomber : Héloïse Marceau. Sur la table de chevet, un miroir poudré de blanc et une paille en argent.

Videt reposa l'appareil. La date du texte : 14 octobre. La vidéo : 12 octobre. Quarante-huit heures pour transformer une partouze tarifée en loi de la République.

— Les relevés de Larrieu sont tombés, Capitaine.

Le lieutenant Morel entra, deux gobelets de café fumant à la main. La vapeur se condensa instantanément dans l'air frais.

— Sept appels vers Saïd entre le 11 et le 13, continua Morel. Durée moyenne : quarante-cinq secondes. Des ordres de mission.

— L'amendement a été adopté à l'unanimité moins deux voix, nota Videt sans lever les yeux. Larrieu a rapporté le texte. Il a utilisé l'argument de la sécurité sanitaire pour accélérer le calendrier. Préparez la salle 4. Pas une invitation, Morel. Une convocation avec mention de l'article 78.

Videt se leva. Il sentit le poids familier de son arme de service contre sa hanche, une asymétrie qu'il corrigeait machinalement en ajustant les pans de sa veste.

L'interrogatoire commença à 14h15. La salle 4 était un cube de béton de douze mètres carrés où le bourdonnement des néons tenait lieu de bande-son. Paul Larrieu entra, entouré d'une aura de parfum coûteux et de nervosité contenue. Il portait un pardessus en cachemire qu'il refusa d'enlever.

— Monsieur le Député, asseyez-vous, commença Videt d'une voix blanche. Nous allons discuter de la rédaction de l'alinéa 3.

Videt posa le dossier exactement parallèlement au bord de la table. Il fit glisser une photographie : Héloïse Marceau, le regard vitreux sous la lueur bleue d'un écran.

— On ne l'interroge pas sur la corruption, murmura Videt pour lui-même, mais pour Larrieu, le choc fut visible.

Le député humecta ses lèvres. Sa langue passa sur ses dents, un réflexe de sécheresse buccale que Videt consigna mentalement.

— C'est un travail collectif, balbutia Larrieu. Les commissions sont des organes de concertation.

— La concertation s'est faite dans la suite 504 de l'InterContinental, Monsieur le Député. Le scellé 458 contient une trace ADN sur le rabat du dossier. Un épithélium labial. Vous avez l'habitude de lécher votre doigt pour tourner les pages quand vous êtes nerveux. On a extrait votre profil ce matin.

Le silence s'installa, lourd, saturé par l'odeur de l'encre et du café rance. Larrieu fixa la photo de la gamine. Ses doigts commencèrent à tapoter la table, un bruit sec d'ongle contre le formica.

— Le fichier source de l'amendement indique une licence au nom de « S. Entreprises », reprit Videl. Dernière modification à 04h12, le 14 octobre. Quatre heures après la mort constatée d'Héloïse Marceau. Pourquoi un entrepreneur en « conciergerie de nuit » rédige-t-il vos textes de loi ?

Larrieu ne répondit pas. Son index droit marquait le décompte de sa chute. La porte s'ouvrit avec fracas ; l'avocat de Larrieu entra en scène, brisant la bulle d'oppression. Videl rangea ses pièces avec une précision maniaque. Il n'avait plus besoin de mots.

Videl quitta la pièce. Dans le couloir, son terminal vibra. Un numéro masqué.

« Le Notaire a toujours un double des clés. Même celles de la PJ. »

Il descendit au parking, niveau -2. L'odeur de béton humide et de gomme brûlée l'enveloppa. Il monta dans sa Peugeot banalisée. Le moteur diesel s'ébroua, libérant une vibration sourde dans la colonne de direction. Sur son écran de bord, le signal GPS de l'Unité 4 clignotait.

— Ici Unité 4. Cible en visuel. Ils ralentissent à l'approche du pont de Saussure.

Videl engagea la marche arrière. Le pneu glissa sur une plaque de graisse avant de

mordre le bitume. Il s'inséra dans la circulation, une ombre parmi les ombres. Le dossier Pharmalux, posé sur le siège passager, s'ouvrit sur une photo post-mortem : le corps d'Héloïse, rigide, diaphane comme du papier calque.

Le terminal émit un double signal sonore. Le transfert de données via le relais Wi-Fi pirate de Saïd était à 82 %. Videt observa la silhouette de Morel, le directeur de cabinet, s'arrêter net devant l'immeuble cible. Morel semblait recevoir une instruction contraire. Il faisait demi-tour.

Quelqu'un venait de signaler la balise.

Videt enfonça l'embrayage. La boîte de vitesses craqua, une résistance métallique qu'il força sans hésiter. Il n'était plus question de documenter le chantage, mais d'empêcher l'effacement de la seule preuve reliant l'amendement au sang versé. Il relâcha l'embrayage millimètre par millimètre, avançant phares éteints sous la pénombre des Maréchaux. La neutralité de l'enquête venait de se rompre. Pour que la vérité subsiste, le policier allait devoir devenir aussi invisible que le crime qu'il poursuivait.

Chapitre 11

Perquisition : Rue de Grenelle

07:12. Le tableau de bord de la 407 banalisée affiche 4 degrés Celsius. À l'arrêt, le moteur diesel claque encore légèrement, libérant une odeur de combustion incomplète dans l'air saturé d'humidité de la rue de Grenelle. La façade de l'hôtel particulier impose un alignement de pierres de taille impeccables, aux joints brossés à la perfection. Dans la poche de veste du capitaine, le terminal de fonction vibre pour la quatrième fois en dix minutes. Préfixe de la Direction. Il ne sort pas l'appareil. Un ajustement du col de laine sombre, une pression de l'index sur la carte professionnelle dans la poche de poitrine, et un signe de tête suffit à faire sortir les trois agents du groupe. Le bruit des portières qui claquent est sec, métallique, sans écho contre les murs de la rue déserte.

L'entrée s'exécute sans fracas. Le bouton d'appel en cuivre cède sous la pression. Une voix blanche, neutre, répond après trois impulsions.

— Police Judiciaire. Commission rogatoire. Ouvrez.

Le mécanisme de la serrure libère un bourdonnement basse fréquence. Dans le hall, le sol est un damier de marbre noir et blanc poli jusqu'à la réflexion. L'air, maintenu à 21 degrés, est chargé d'une fragrance discrète : cire d'abeille et papier ancien. Au sommet de l'escalier à double révolution, Paul Larrieu apparaît. Robe de chambre en soie bleu nuit sur chemise de coton d'Égypte déboutonnée. Les traits sont tirés, les paupières violacées, mais le regard reste calibré pour la confrontation.

Le martèlement méthodique des chaussures sur le marbre scande la montée des marches. À deux degrés du député, Videt se stabilise à hauteur du plexus de son

interlocuteur.

— Capitaine Videt, 1^{ère} DPJ. Perquisition en vertu de l'article 92 du Code de procédure pénale. Voici l'original.

Larrieu ne prend pas le document. Ses mains restent enfoncées dans la soie.

— Vous avez conscience de l'heure, Capitaine ? Et de l'immunité de ce domicile ?

— 07h17. La fenêtre légale est ouverte depuis dix-sept minutes. Quant à l'immunité, le magistrat a retenu le recel de documents et le détournement de fonds. Vos avocats sont en route. Conduisez-nous à votre bureau.

Le député esquisse un transfert de poids sur ses talons, un recul imperceptible. Il tourne le dos et s'engage dans un couloir latéral. Les adjoints se répartissent dans les pièces de réception tandis que Videt emboîte le pas à l'élu. Le bureau est une pièce aveugle de quarante mètres carrés, éclairée par des lampes à lumière chaude. Des rayonnages en acajou saturent les murs. Au centre, un bureau Empire supporte un ordinateur portable et un sous-main en cuir de Cordoue aux bords élimés.

Une paire de protections en polymère bleu est ajustée. Le frottement du latex produit un sifflement aigu dans le silence. Le regard du capitaine balaye les reliures, cherche une irrégularité, une ombre portée anormale. Une légère abrasion marque la plinthe, à droite d'un volume de l'Encyclopédie Universalis.

— Le code, Monsieur le Député.

Larrieu, debout près de la fenêtre donnant sur une cour grise, ne se retourne pas.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Le coffre Fichet-Bauche dissimulé derrière le panneau. Si nous appelons les serruriers, la disquette thermique saturera vos conduits d'aération de poussière de

béton. Le code.

Le député pivote. Une goutte de sueur perle à la racine de ses cheveux. Il ne l'essuie pas.

— 12, 08, 44, 02.

Le panneau pivote sur des charnières hydrauliques. Derrière la porte blindée gris anthracite, Videt entre la séquence. Un déclic mécanique sourd. Les pènes se retirent. L'espace est compartimenté : classeurs fédéraux noirs au premier niveau, liasses de 500 euros sous élastiques bruns au second, boîte métallique scellée au troisième.

Le premier classeur est ouvert sur le bureau. La liste manuscrite associe des noms, des montants et des dates de naissance. Trois magistrats du parquet, deux directeurs de cabinets. En face du nom d'Héloïse Marceau, une mention au stylo bille rouge : "Solde clôturé - 14/09/2010".

Le terminal vibre à nouveau sur le bois. L'appel est identifié : "Préfet - Cabinet". Videt le dépose face contre terre sans décrocher.

— Le Notaire vous fournissait ces listes ?

— Je n'ai aucune déclaration à faire sans mon conseil.

— Cette liste contient des informations relatives à des mineurs. Article 227-23 du Code Pénal.

L'appareil photo numérique sort de la sacoche. Le bruit du déclencheur électronique rythme le silence, régulier comme un métronome. Larriou s'assoit sur une chaise d'appoint, les mains tremblantes sur ses genoux.

— Vous ne sortirez jamais ces documents d'ici.

— Ils sont saisis. Scellé numéro un.

La boîte métallique est extraite. Elle est lourde. Un scalpel chirurgical tranche l'adhésif bleu. À l'intérieur, une douzaine de clés USB étiquetées : "Carlton 12/05", "Marrakech 08/09", "Villa C. 11/10". Une pulsation sourde bat dans les tempes du capitaine. Il se concentre sur la texture du métal froid. Le téléphone continue de se déplacer par saccades sur le bureau à chaque impulsion, avant de s'arrêter net.

— Morel ? Apportez les sacs sécurisés. On a du volume.

Un second coffre est identifié derrière une rangée d'ouvrages de Hans Kelsen. Neuf tomes de la "Théorie pure du droit". L'absence de poussière sur la tranche supérieure des reliures est un aveu. Un stylo bille inséré dans un interstice de douze millimètres libère le pivot. Le rayonnage s'écarte, exhalant un souffle d'air confiné, chargé d'ozone et de graisse de silicone.

C'est à ce moment que le battement d'une porte lourde résonne dans la cage d'escalier. Des voix autoritaires montent. Le Directeur de la PJ entre le premier, le visage congestionné, suivi d'un substitut embarrassé et de deux agents de la DCRI, visages de cire et mains jointes.

— Videt, ça suffit, tonne le divisionnaire. Vous avez outrepassé vos prérogatives. Cette perquisition est entachée d'irrégularité. Donnez-moi ces sacs.

Videt se redresse lentement. Il ne lâche pas Larriou du regard, lequel esquisse un sourire de prédateur ayant retrouvé sa meute. Le capitaine PJ ajuste sa veste, sentant le poids d'une clé USB "Marrakech" glissée dans sa doublure — une assurance vie hors procédure.

— Monsieur le Directeur, la saisie du scellé n°3 est en cours. Documents comptables liés à l'affaire Marceau et fichiers "Garanties".

— J'ai dit : dehors ! On traitera les vices de forme au 36.

Le divisionnaire s'approche. Une odeur de tabac froid et de café rance émane de son manteau. Il tend une main boudinée vers le carnet de saisie. Videt fait un pas de côté, fluide. Il saisit un dernier objet au fond du coffre : une enveloppe kraft contenant des clichés argentiques. Des photos volées d'Héloïse Marceau devant un immeuble de la rue de Courcelles. Elle surveille ses arrières.

— Morel, photographiez ces listes. Immédiatement.

— Le temps nous manque, patron. Ils sont sur nous.

— La photo, Morel.

Le flash inonde la pièce. Larrieu semble se décomposer sous l'éclat. Le divisionnaire tente de s'interposer, mais sa main écrase le tampon encreur resté ouvert sur le bureau. Une tache noire marque sa paume, s'étalant dans les replis de sa peau comme une flétrissure administrative.

— Considérez-vous cette obstruction comme une opposition à la police judiciaire ? demande Videt d'une voix de glace.

Le silence est rompu par le terminal de Larrieu. Un dernier appel : "SAÏD - PRÉFECTURE". L'appareil finit sa course contre le rebord du bureau. Personne ne répond.

— Inventaire clos à 21h42, énonce Videt.

Le groupe s'ébranle vers la sortie. En passant devant son supérieur, Videt ne tourne pas la tête. Il sent la tension des agents de la DCRI, prêts à intervenir, mais l'aspect procédural du sac de scellés thermique qu'il porte agit comme un bouclier.

Dans le hall en damier, le froid de la rue s'engouffre. Videt monte à l'arrière de la 407. La pluie fine sature l'asphalte. Il sort son téléphone personnel. Un message s'affiche :

"Le Notaire a quitté le territoire. Destination Dubaï. Vol privé."

Le capitaine ouvre son carnet à la dernière page. Sous la lumière orange des réverbères de la rue de Grenelle, il inscrit un seul mot avant de refermer le cuir :
Incurable.

Chapitre 12

La trahison de classe

06h14. La température affiche 4,5 degrés sur le cadran de la Peugeot 308 banalisée. Le capitaine coupe le contact. Le cliquetis métallique du moteur qui refroidit ponctue le silence de la rue Émile-Zola. À travers le pare-brise embué, la barre d'immeuble du Clos-des-Noyers découpe une silhouette rectiligne, masse de béton brut striée par l'éclairage blafard des lampadaires au sodium. L'enquêteur ajuste les revers de son pardessus en laine de vigogne. Une pièce de tailleur dont le coût excède trois mois de salaire d'un brigadier-chef. Il vérifie son matricule et sa carte professionnelle dans la poche intérieure. Un geste mécanique. Précis.

Il descend. Ses richelieus craquent sur le gravier mêlé de débris de verre sécurit. L'odeur est une constante de la périphérie : humidité stagnante, gaz d'échappement froids et déchets organiques en décomposition lente. Son visage reste un masque d'impassibilité clinique. Une surface neutre sur laquelle glisse la grisaille du 93. Il contourne un fourgon de la Compagnie de Sécurisation et d'Intervention. Les gyrophares bleus impriment un rythme saccadé sur les façades lépreuses.

À l'entrée du hall n°4, deux agents bloquent le passage. La rubalise oscille sous un courant d'air coulis. L'homme sort ses mains de ses poches. Ses doigts sont longs, soignés. Ils tranchent avec les mains rouges et gercées de l'agent qui tient le registre.

— Capitaine Videt, PJ Paris, Groupe Crime. Qui est l'OPJ de secteur ?

— Lieutenant Morel, Monsieur le Capitaine. Troisième étage, appartement 312. Le SAMU est passé. Décès signé à 05h50.

— Cause suspectée ?

— Surdose probable. Matériel de pesée et résidus. Mais Morel veut que vous voyiez

la disposition des lieux.

L'enquêteur franchit la ligne plastique. L'ascenseur est hors service. Une affiche « HS » est scotchée sur les portes en Inox griffées de tags. Il emprunte l'escalier. Chaque palier est une strate de déchéance : carcasse de poussette, canettes écrasées, odeur d'ammoniaque. Au troisième, la porte de l'appartement 312 a été forcée au bélier. Le bois du chambranle a éclaté en fibres blanchâtres.

Dans l'entrée, le lieutenant Morel prend des notes. Il porte un blouson élimé aux coudes. Son regard s'attarde sur la coupe impeccable du costume du capitaine. Un réflexe de classe, invisible pour un civil.

— Capitaine. On est sur une configuration inhabituelle pour le quartier, amorce Morel d'une voix monocorde.

— Définissez « inhabituel », répond-il en enfilant des gants en latex bleu.

— La victime. Vingt-quatre ans. Pas du secteur. Domiciliée rue de Grenelle, dans le 7e. On a retrouvé un terminal Bold 9700 sur la table de chevet. Crypté. Et puis il y a ça.

Morel désigne du menton le corps allongé sur le canapé convertible. La jeune femme porte une robe de soie noire déchirée à l'épaule. Visage de porcelaine. Sur la table basse, à côté d'une balance Tanita, repose un porte-carte en cuir de crocodile. L'enquêteur s'approche. Il n'observe pas encore le cadavre. Il scanne l'environnement. Trente mètres carrés. Murs jaunis par le tabac. Un unique néon de cuisine grésille à 50 Hertz.

Il se baisse. Il utilise une pince métallique pour écarter le rabat du porte-carte. À l'intérieur, une carte de visite gaufrée : « Paul Larrieu, Député de la 2e circonscription de Paris ». Sous le nom, un numéro de portable ajouté au stylo bille. Écriture nerveuse. Montante.

— Vous avez touché à la carte ?

— Non, Capitaine. Juste constaté.

— Périmètre élargi. La PTS doit relever chaque empreinte, même sur les ampoules. Surtout sur les ampoules.

Il se redresse. Ses yeux balayent la pièce. Dans un coin, une fiole de verre vide gît sous un radiateur en fonte. Il s'accroupit et note la référence sur l'étiquette arrachée : « Chlorure de... ». Le reste est illisible. Il se remémore les salons feutrés de la rue de Grenelle, les parquets en point de Hongrie et l'odeur de la cire d'abeille. Le contraste avec l'air vicié de cet appartement agit comme une dissonance. Ici, la mort est brute. Mais la présence de ce nom, Larrieu, transforme le fait divers en anomalie politique.

Il glisse une spatule sous la fiole. Le mouvement est lent. Il ne veut pas altérer la couche de sédiments grisâtres qui recouvre le lino. L'objet est propre sur sa partie supérieure. Un contraste thermique frappant avec la fonte du radiateur environnant, saturée de moutons de poussière. Il insère l'objet dans un sachet de prélèvement. Le plastique crisse.

— Morel, quel est l'état des accès ?

— Porte forcée au pied-de-biche. Aucune autre issue. Fenêtres verrouillées de l'intérieur. Pas de traces d'effraction sur les cadres en PVC.

— Et les voisins ?

— Le 3e gauche a entendu un choc vers 23 heures. Rien de plus. Ici, le silence est une stratégie de survie.

Le capitaine se déplace vers le corps. Ses semelles produisent un craquement sec. Il s'immobilise à trente centimètres d'Héloïse Marceau. La rigidité n'a pas encore fixé les membres. La lividité est perceptible sur son cou. Une coloration pourpre contre la nacre de la peau. La déchirure sur l'épaule indique une traction verticale. Une force supérieure à cinquante newtons. Ce n'était pas une caresse.

Il se penche. L'odeur de la mort naissante — ozone, sueur froide et un parfum de chez Guerlain — lui monte aux narines. Il note une ecchymose linéaire sur le poignet droit. Compatible avec un lien étroit.

— Cuisine ?

— Vide. Un pack de Cristaline entamé, trois yaourts périmés dans le réfrigérateur. Rien qui suggère une occupation prolongée.

— Une fille du 7^e ne finit pas ici par hasard, Morel. Regardez la soie. Quatre cents euros le mètre linéaire. C'est une aberration statistique.

L'enquêteur sort son propre appareil. Il rédige : « Sujet identifié : H.M. Connexion confirmée avec cible L. Environnement hostile. Gel des serveurs nécessaire avant 06h00. » Le rétroéclairage projette des ombres anguleuses sur son visage.

Il se redresse. La balance affiche « 0.00g ». Trop propre. La scène a été nettoyée avec une rigueur chirurgicale, à l'exception du porte-carte laissé bien en évidence. Comme un acte d'accusation. Videt fixe la carte de Paul Larrieu. Le gaufrage. Le numéro écrit à la main. Tout cela appartient aux moquettes épaisses et aux décisions prises dans l'ombre des cabinets.

— Appelez la plateforme de traçabilité. Extraction complète de la puce du terminal de la victime. Si c'est crypté en AES-256, envoyez-le directement au service central.

— C'est dérogatoire, Capitaine. Le procureur va tiquer.

— Le procureur dort encore. Et quand il se réveillera, cette affaire sera déjà classée dans les dossiers sensibles.

Il s'approche de la fenêtre et écarte le rideau saturé de graisse. Dehors, la barre d'immeuble découpe le ciel gris. Quelques lumières s'allument chez les ouvriers du premier service. Il venait de là, de ces réveils à cinq heures. Aujourd'hui, il porte un costume à deux mille euros et s'apprête à protéger l'homme qui représente tout ce qu'il méprisait.

Un détail l'arrête. Sous l'ongle de l'index gauche de la victime, une particule bleue. Presque invisible. Il se munit d'une pince de précision.

— La lampe, Morel. Plus près.

Le faisceau se concentre sur la main inerte. Il prélève la particule. Un fragment de polymère. Peinture automobile ou éclat industriel.

— Vous voyez ça ? murmure-t-il.

— Un résidu ?

— Un transfert. Elle s'est débattue contre quelque chose de dur. Quelque chose qui n'appartient pas à cet appartement.

Il referme le tube. Le « clic » marque la fin de l'observation. Il doit choisir. La transparence qui brisera sa carrière, ou la rétention d'information qui consolidera sa position. Il range le tube contre son cœur. La froideur du verre traverse sa chemise.

— Morel, périmètre de la cuisine. Vérifiez les joints du frigo. Je cherche une absence.

Il désigne une zone de la plinthe. Le gris de la poussière s'interrompt pour laisser place à une bande de propreté chirurgicale. Quelqu'un a frotté avec un solvant. Des micro-rayures sur le vernis.

Son téléphone vibre. Diode rouge. *Cabinet Larrieu*. 05h12. L'enquêteur ne déverrouille pas. Il fait pivoter l'appareil entre ses doigts.

— L'IJ est en bas, annonce Morel. Ils demandent si on a fini avec la position du corps.

— Dites-leur de patienter. Je n'ai pas validé l'axe de projection sur le mur Est.

Il examine la serrure Fichet. Aucune marque de pesée. Aucune rayure sur le cylindre. Entrée non forcée. Consentement ou possession des pass. Il revient vers Héloïse Marceau. Sa main droite est crispée. Distance entre les doigts et le porte-carte : quarante-deux centimètres. Trop régulier. Trop mis en scène.

Il s'approche de la fenêtre. Il trace un cercle dans la buée pour observer le parking. Deux patrouilles. Un homme en trench-coat sombre se tient près de l'entrée. Il fume. Ce n'est pas un policier. L'immobilité, la surveillance du périmètre... Protection rapprochée.

— Morel, appelez le central. Relevés des bornes GSM sur 500 mètres. Focus sur les flottes de l'État entre 01h00 et 04h00.

— Vous pensez qu'il y avait une escorte ?

— Je vérifie si la réalité coïncide avec la version qu'on va nous demander de valider.

Il s'assoit sur l'unique chaise en plastique jauni. Il croise les jambes. Ses chaussures sont impeccables dans la poussière du crime. Il attend. Seul avec une morte et un secret, il possède encore le luxe de la vérité.

Le signal de l'ascenseur résonne. Choc de métal. Morel reparut.

— Le central confirme. Trois relais ont capté des signaux cryptés appartenant au SGDSN. L'homme au trench est toujours en bas. Près d'une Peugeot 607. Plaque réservée.

— Relevez l'immatriculation. Discrètement.

L'équipe de l'IJ s'engouffra. Silhouettes blanches. Flashs. Le capitaine resta contre le mur.

— Inspecteur Laugier, doublez les prélèvements. Un jeu pour la préfecture, un autre pour mon coffre personnel à la PJ.

Laugier s'interrompt.

— C'est particulier pour un homicide de droit commun, Monsieur.

— Qui vous a parlé de droit commun ? Notez l'absence de lutte sur les avant-bras et la particule bleue.

Dehors, l'homme au trench écrase sa cigarette et remonte dans le véhicule noir. L'enquêteur sort son téléphone. Il fait défiler ses contacts jusqu'à « Le Notaire ». La rigueur procédurale sera son bouclier. Pour l'épée, il lui faudra négocier là où les preuves ne se photographient pas.

— Morel, regardez l'immeuble d'en face. Quatrième étage. Vous voyez ce reflet ?

— Un objectif ?

— Une caméra thermique privée. Quelqu'un d'autre a filmé cette nuit. Et il ne travaille pas pour l'Intérieur.

Il se dirige vers la sortie. La guerre des procédures commence.

En bas, l'asphalte est rugueux. L'odeur de l'ozone du transformateur se mêle au diesel froid. L'Audi A8 noire est stationnée à cinquante mètres. Plaques CD. Moteur tournant. Fumée blanche régulière. Un adolescent émerge d'un muret. Survêtement gris. Teint émacié.

— Ton nom ? demande l'enquêteur.

— Pourquoi ? J'ai rien fait.

— Article 78-2. Mains hors des poches.

Videl note la cicatrice sur la main du gamin. Une variable de plus.

— La voiture noire. Depuis quand ?

— Dix minutes. Ils attendent.

— Qui ?

— Demandez-leur, vous avez le flingue.

Il note l'heure : 23h42. Il fixe l'adolescent. Pas de transfert de poudre. Juste la misère textile.

— Dégage.

Il s'approche de l'Audi. Moins de trois mètres. La silhouette du conducteur est une masse immobile.

— Laugier. Fichier SIV pour la plaque. Priorité Alpha.

— Vous approchez ?

— Ils sont professionnels. Ils attendent un signal.

La vitre descend dans un sifflement huilé. Air climatisé à 19 degrés. Parfum de santal. Saïd, dit « Le Notaire », est assis à l'arrière. Costume en flanelle grise. Coupe irréprochable. Un terminal Bold 9700 est posé sur la console en ronce de noyer.

— Capitaine. Vous avez l'air d'avoir froid.

— Coupez le moteur. Immédiatement.

Le V8 s'éteint. Silence.

— Vous êtes loin du 7e, Capitaine.

— Je suis là où le dossier m'emmène. Sortez.

— Je préférerais discuter ici. L'air est chargé de ressentiment social.

— Injonction de police judiciaire. Sortez.

L'homme se déplie. Videt saisit le téléphone de Saïd et le glisse dans un sac à scellés.

— Vous savez, Capitaine... On ne revient jamais vraiment d'où l'on vient. On porte juste un costume plus cher pour cacher la même boue.

L'enquêteur ne répond pas. Il pense à la munition de 9mm subsonique qui a traversé la carotide d'Héloïse. Un travail de prestataire.

— Montez dans le panier à salade. Laugier va s'occuper de vous.

— Et vous ?

— Je vais vérifier si le luxe résiste à une perquisition à trois heures du matin.

Rue de Varenne. 03h42. L'hôtel particulier du Cabinet Larrieu. Les façades en pierre de taille sont baignées par des projecteurs dissimulés. Videt gara sa 407. Il récupéra le sac à scellés. Il n'utilisa pas l'interphone. Un pass magnétique saisi sur une autre affaire lui ouvrit la porte. Hall en marbre. Ses semelles imprégnées de la poussière du 93 laissèrent une traînée grise.

Dans le bureau, un ordinateur est ouvert. Un disque dur externe clignote en bleu. Le terminal de Saïd, dans sa poche, vibre en synchronisation. Transfert de flux chiffrés.

Il sort son appareil. Le flash fige la scène. Un bruit de pas. Paul Larrieu descend l'escalier en robe de chambre. Il tient un verre de cognac.

— Capitaine Videt. Vous ignorez les horaires de bureau.

— Monsieur Larrieu. Placez-vous devant ce bureau. Ne touchez à rien.

— On ne perquisitionne pas un député comme on fouille une cave.

— L'article 53 s'applique indistinctement, Monsieur. Gardez vos mains visibles.

Videt débranche l'ordinateur. L'arc électrique claque.

— Retournez-vous. Mains sur le fauteuil.

— Les menottes ? Vous jouez au cow-boy ?

— Prévention de destruction de preuves.

Click. Le métal froid sur la peau du député. 03h52. Le capitaine saisit Larrieu par le coude. Prise ferme. Il sent le tressaillement du muscle. La seule faille.

Dehors, le gyrophare du fourgon balaye la pierre de taille. Une lumière intermittente. Larrieu trébuche sur le perron. Videt ne le retient pas. Il le laisse ressentir le déséquilibre.

04h01. La chaussure de mesure de Larrieu s'enfonce dans une flaque. L'odeur du Master — désinfectant et plastique — l'accueille. Le député fixe le banc en plastique moulé. Videt s'installe en face.

— Donnez-moi votre montre.

— C'est une Patek Philippe. Elle vaut votre salaire annuel.

— Elle va dans le sac, Monsieur le Député. La main gauche.

Il retire la montre. Puis la ceinture en crocodile. Larrieu a l'air ridicule, son pantalon glissant sur ses hanches.

— Vous ne comprenez pas, Videt. Demain, à l'ouverture de la bourse, ce dossier n'existera plus.

L'enquêteur fixe le sac plastique. Il pense à son père rentrant de l'usine. À l'odeur du fer. Son propre terminal vibre. Un message intercepté : « Le transfert vers Fleury est validé. La place est prête pour le 7e. »

Videt esquisse un sourire. La trahison ne vient pas d'où Larrieu l'imagine. La procédure est devenue sa seule arme de vengeance.

Chapitre 13

Confrontation finale : Art. 432-1

L'aiguille des secondes du chronographe mural, un modèle suisse à cadran brossé, marquait chaque intervalle d'un cliquetis métallique presque imperceptible. Dans ce bureau du septième arrondissement, l'air était saturé par l'odeur de la cire d'abeille et celle, plus acide, de la pluie s'évaporant du trench-coat de Videl. Le capitaine ne s'assit pas. Ses yeux parcoururent les reliures en cuir fauve de la bibliothèque avant de se fixer sur le BlackBerry Curve posé sur le buvard. L'appareil émettait une lueur rouge intermittente. Un message en attente.

Larrieu maintenait ses mains à plat sur le bureau. Ses ongles étaient parfaitement limés, la peau tannée. Il ne montrait aucun signe de nervosité, si ce n'est une légère contraction du masséter.

Videl ouvrit sa mallette. Le claquement des loquets brisa le silence. Il en extrahit une chemise jaune, marquée du sceau du PNF, et la déposa au centre du bureau, décalant de quelques millimètres le coupe-papier en argent du député.

— Monsieur le Député, nous allons procéder à une lecture factuelle.

— Vous violez l'usage, Capitaine, rétorqua Larrieu d'une voix blanche. On ne convoque pas un élu dans son cabinet sans mandat.

— Ce n'est pas une convocation. C'est une confrontation technique avant transmission au parquet.

Videl retira son gant droit. Il pointa une ligne surlignée en bleu sur un relevé thermique.

— Le 14 novembre 2010, à 02h14. Une cellule de la Défense capte un signal sortant de votre terminal vers le numéro de Saïd, l'homme que vos services surnomment « Le Notaire ».

— Je gère des dossiers complexes, balaya l'élus. Je côtoie des prestataires variés.

— Un prestataire qui, au moment de l'appel, se trouvait à deux cents mètres de la résidence d'Héloïse Marceau.

Le député se recula légèrement, faisant grincer le pivot de son fauteuil. La température de la pièce semblait avoir chuté. Larrieu ajusta sa cravate en soie, un geste réflexe, tout en maintenant un contact visuel froid. Videt posa une clef USB grise sur le dossier. Le plastique heurta le papier avec un son sec.

— Sur ce support, nous avons l'intégralité des SMS extraits du serveur de sauvegarde de Saïd. Ce ne sont plus des doutes, Monsieur le Député. Ce sont des instructions.

Larrieu ne regarda pas la clef. Il fixa le buste de Marianne sur la cheminée. Une goutte de condensation glissait le long de la fenêtre, traçant un sillon irrégulier sur le verre. Videt observa la pupille de son interlocuteur ; elle restait stable. Une préparation psychologique intense.

— La réalité est malléable, Capitaine, murmura Larrieu. Ce que vous appelez des instructions n'est que l'expression de ma volonté de maintenir l'ordre. Héloïse Marceau était une menace pour des dossiers sensibles.

— La stabilité de vos comptes à l'étranger n'est pas inscrite dans les missions régaliennes.

Videt s'approcha, réduisant la distance à moins de cinquante centimètres. Il percevait l'odeur du café froid. Il tourna une page, révélant la photographie de la scène de crime : le corps de la jeune femme, la disposition précise des objets, la trace de poudre sur le miroir.

— Regardez le sachet. L'analyse révèle une pureté exceptionnelle. Une signature de lot que l'on ne trouve que dans les stocks saisis et normalement détruits par les services que vous supervisez.

— Une erreur de procédure de vos collègues, sans doute.

— Ou une mise à disposition délibérée. On s'éloigne de la simple négligence, Paul.

Larrieu laissa un silence s'installer. Il prit son stylo-plume en ébonite et commença à le faire pivoter entre ses doigts. Le mouvement était hypnotique.

— Vous jouez gros. Vous êtes un bon technicien, mais vous ignorez comment la structure se protège. Les preuves s'effacent. Les serveurs ont des défaillances. Et les capitaines trop zélés finissent aux archives, en province.

— Le rapport est déjà dupliqué sur trois serveurs hors juridiction. Vous ne parlez plus à la police. Vous parlez à la procédure. Et la procédure est muette.

Videl fit glisser le feuillet 12-B. Le papier de 80 grammes produisit un froissement sec. Il pointa une ligne surlignée en jaune fluorescent.

— À 03h02, votre terminal a sollicité le relais de la rue de Grenelle. La cellule 402-12.

Larrieu ne cilla pas, mais son index pressa plus fermement son stylo. Un léger craquement mécanique trahit sa tension.

— Un bornage n'est qu'une probabilité technique. Mon téléphone était resté dans ma voiture, avec mon chauffeur.

— Votre chauffeur a déclaré une crevaison sur le pont de l'Alma à 02h45. Il était à trois kilomètres de là.

Videl marqua une pause, observant une particule de poussière dériver dans le faisceau de la lampe. Il posa le scellé n°07 : un relevé de la banque Lombard Odier.

— Pourquoi un virement de quarante mille euros à une société de nettoyage industriel à 03h45 ? Juste après l'appel ?

— Une urgence technique à ma permanence. Les canalisations sont capricieuses.

— Le nettoyage à l'acide chlorhydrique de l'appartement de la victime n'est pas de la maintenance, Paul. C'est une altération de scène de crime.

Le député dévissa le capuchon de son stylo. Le sifflement du filetage fut aigu. Il observa la plume en or, encore humide d'une encre bleu-noir. Ses yeux, deux billes de verre gris, se fixèrent sur Vidal.

— Vous n'avez pas de corps. Sans corps, le procureur classera l'affaire. Le droit ne se nourrit pas de suppositions sur la qualité d'une poudre.

— Nous n'avons pas le corps, c'est exact. En revanche...

Vidal enfila des gants en latex avec un claquement sec. Il manipula un sac transparent contenant un filtre à air.

— Analyse du laboratoire : présence d'ADN mitochondrial et de résidus de kératine brûlée. On ne nettoie jamais tout. La physique est plus loyale que la politique. À 03h00, vous n'étiez pas en train de sauver l'ordre moral. Vous brûliez les preuves de votre faillite.

Larrieu reposa son stylo. Le bruit contre le bois résonna comme un coup de feu étouffé. Il humecta ses lèvres sèches. Le chauffage émit un gargouillement organique dans les tuyaux.

— Supposons que cet ADN soit le sien. Comment prouver l'intention ? Sans le témoignage de Saïd, votre dossier est une coque vide.

— Saïd a été placé en garde à vue ce matin. Il négocie déjà son statut contre l'accès à son coffre-fort numérique au Panama.

Videl nota une légère inclinaison de la tête de Larrieu. Un signe de perte d'équilibre. Il reprit le dossier et tourna une page, révélant le compte-rendu d'autopsie psychologique.

— Parlons maintenant des 500 grammes de cocaïne qui manquent à l'inventaire du scellé 2010-XP.

Larrieu ne répondit pas. Sa main droite glissa sur la surface vernie. Le bois de rose renvoyait l'image déformée des néons. Une fine pellicule de sueur rendait sa peau brillante. Videl fit glisser le procès-verbal de pesée. Un cercle rouge entourait la différence de masse.

— L'inventaire mentionne 2 400 grammes. À l'arrivée au labo : 1 900. Une déperdition de 20 %.

— Vous connaissez la chaîne judiciaire. Les erreurs de saisie sont la norme. On ne bâtit pas une carrière sur une virgule mal placée.

— Ce scellé est resté trois jours dans votre bureau pour votre rapport sur l'aggravation des peines.

Videl sortit une photographie haute définition. Un sac de sport noir sur un tapis persan. Le numéro de série de l'étiquette de sécurité était lisible : *S-09942*.

— Photo extraite du téléphone de votre contact. Prise ici-même. Vous voyez ce reflet sur la fermeture ? C'est le plombage du tribunal de Paris.

Larrieu contracta les muscles de son cou. Son col semblait soudain trop étroit.

— Le Notaire est un manipulateur. Il aurait pu photographier n'importe quel sac.

— On a identifié la signature chimique de ce lot dans les urines d'Héloïse Marceau. Une pureté de 89 %, coupée au lévamisole. Un produit de luxe, Paul. Pas pour les

cages d'escalier.

Videl se pencha, envahissant l'espace personnel de l'élu.

— Saïd n'a pas reçu d'argent. Il a reçu un accès privilégié aux marchés de sécurité du Grand Paris. Une monnaie plus stable que l'euro.

Le député se tassa. Ses doigts s'entremêlèrent. Un tic animait sa paupière gauche.

— Vous sous-estimez l'institution. Le procureur est un ami. Il n'aime pas le désordre.
— Le procureur aime encore moins être cité dans une déposition pour crime organisé. Saïd parle de la « taxe de passage ». Dix pour cent sur chaque saisie transitant par votre commission.

Videl posa un enregistreur numérique sur le bureau. La diode rouge clignotait.

— Écoutez le fichier 042. C'est une captation du purificateur d'air de votre salon. La technologie HEPA est excellente pour filtrer l'air, moins pour masquer les voix.

Il pressa "Play". Un grésillement, puis la voix de Larrieu, dépouillée de son habituelle emphase.

« Le lot 7-B doit être reconditionné. Héloïse commence à poser des questions. Elle n'est plus un atout, Saïd, elle devient une charge. »

Larrieu ne cilla pas, mais ses pupilles se dilatèrent. Il fixa l'appareil comme une bombe.

— La signature acoustique est formelle, reprit Videl. Votre fréquence laryngée. Aucun doute.

— Ce document est illégal. Une captation privée sans commission rogatoire. Vous

jouez avec le feu.

— La perquisition a été validée. L'extraction des données techniques est standard. On ne reconditionne pas des dossiers de presse dans des « fûts de saisie », Paul. C'est le jargon des douanes. Vous parliez des 450 kilos du Havre.

Le député humecta ses lèvres. Une sueur grasse brillait à la racine de ses cheveux. Videt fit glisser le rapport de toxicologie d'Héloïse.

— Comment a-t-elle réagi quand elle a compris que son patron était le premier grossiste de Paris ?

— Elle était fragile, cracha Larrieu avec un mépris soudain. Sa consommation n'était un secret pour personne. Vous transformez une overdose accidentelle en assassinat. C'est médiocre, même pour un fils d'ouvrier jouant au grand flic.

Videt ne releva pas. Il pressa à nouveau une touche. Une voix de femme, terrifiée.

« Je sais pour les transferts, Paul. Si tu ne m'aides pas à sortir, j'envoie les copies à la BRB. »

Le silence qui suivit fut de plomb. Une goutte de condensation glissa sur la vitre.

— Elle ne parlait pas de politique, là non plus. Elle parlait de votre signature sur les bordereaux de destruction fictive. Vous avez signé son arrêt de mort en même temps que ces papiers.

Videt ouvrit son ordinateur. Le ventilateur émit un sifflement ténu. Une barre de progression apparut.

— Ne parlons plus d'équilibre, Paul. Parlons de procédure. Expliquez à la cour d'assises que votre présence dans cet entrepôt à deux heures du matin était une simple « visite de terrain ».

Il pressa "Entrée". Une image pixelisée se stabilisa. Larrieu, de trois-quarts, un trousseau de clés à la main, aux côtés de Saïd près d'un chariot élévateur.

— Horodatage : 14 novembre, 02h14. Votre agenda vous plaçait à une table ronde au ministère. Votre secrétariat a noté une « raison de santé ».

— Une image ne prouve rien. Je menais une mission d'information officieuse.

— Sur la séquence suivante, on vous voit désigner trois fûts bleus. Ceux du dossier « Interception 93 ». Saïd les a chargés dans une berline.

Videl fit défiler les fichiers. Des factures proforma pour des montants à cinq chiffres. Larrieu se tassa, ses épaules perdant leur superbe.

— Héloïse Marceau n'était pas seulement fragile. Elle était méthodique. Elle portait une clé USB cryptée en pendentif. Saïd devait la récupérer. Mais elle avait programmé un envoi automatique de ses mails en cas de silence.

— Littérature de gare, siffla Larrieu.

— Le mot de passe a été déchiffré ce matin. Le dossier s'appelle « Art. 432-1 ». Le premier fichier est une photo de vous devant des scellés brisés.

Larrieu passa une main sur son front. Vidél se leva, sa chaise crissant sur le parquet. Il regarda par la fenêtre les fourgons de la PJ en bas.

— 23h12. Votre téléphone borne à Gennevilliers. Au même instant, Saïd reçoit 400 000 euros en cryptomonnaie.

— Mon assistant utilisait cet appareil.

— Votre assistant était avenue de Suffren. Et il a craqué en garde à vue. Il a fourni les codes de votre messagerie cryptée.

Larrieu ferma les yeux. Ses narines se pincèrent. Il semblait dépouillé de son aura. Vidél tendit un stylo en plastique bon marché.

— Signez la déposition concernant la remise des fonds.

Larrieu regarda l'objet avec dégoût. Sa main tremblait. Dehors, une sirène déchira l'air avant de s'éteindre.

— Si je signe, je veux une garantie. Rien avant le journal de 20 heures.

— Je ne suis pas votre attaché de presse. Signez.

Larrieu abaissa la pointe. L'encre commença à couler, une courbe hésitante qui ne ressemblait plus à sa signature officielle. Le prédateur était devenu une pièce à conviction.

Videl récupéra le feuillet. Il rangea ses dossiers avec une précision maniaque. Alors qu'il s'apprêtait à sortir, son terminal vibra. Un SMS s'afficha sur l'écran : *« Saïd a parlé. Dossier Marceau : il y a un troisième homme sur les capteurs. »*

Videl s'arrêta, la main sur la poignée froide. Il regarda le reflet du député dans la vitre de la porte. L'enquête qu'il pensait close venait de muter.

Chapitre 14

Le grippage de la machine

Le badge magnétique a émis un bip court. La diode est passée au vert. Romain Vidal a poussé le battant lourd de la porte d'accès au Service Central d'Archivage Numérique. À 08h14, la température dans le couloir était maintenue à dix-neuf degrés par une climatisation dont le ronronnement occupait l'intégralité du spectre sonore. L'air était sec, chargé d'une odeur de poussière brûlée. Vidal a ajusté les revers de son pardessus en laine, sentant la rigidité de sa propre posture. Ses chaussures, des richelieus dont la gomme s'éroderait bientôt jusqu'au cuir, ne produisaient aucun bruit sur le linoléum gris.

Au fond de la pièce, une baie de serveurs émettait une lumière bleue, rythmée. Deux techniciens manipulaient des consoles portables. Ils ne se sont pas retournés. L'un d'eux portait un pull en acrylique bouloché aux coudes. Sur son écran, des lignes de code défilaient trop vite pour l'œil.

Videl s'est arrêté à trois mètres du premier rack. Il a ouvert son carnet de notes à la page du 14 novembre 2010.

— Capitaine Vidal, PJ. Je viens vérifier l'intégrité du dossier 2010-VID-04.

L'homme au pull bouloché n'a pas levé les yeux. Ses doigts percutaient les touches avec une régularité de métronome.

— On est en maintenance critique, Capitaine. Migration vers le nouveau cluster. C'est le protocole de la Direction.

— Qui a signé l'ordre ?

— C'est automatisé. Code 77-Alpha.

Videl a noté la référence. Il connaissait ce jargon : une purge de sécurité, une manière légale d'effacer les traces de connexions suspectes. Il s'est approché. Le curseur clignotait sur une ligne sans équivoque : ``rm -rf /mnt/secure/archives/videl_case/``.

— Vous supprimez les journaux d'accès, a constaté Videl. Sa voix était restée plane, sans reproche.

Le technicien a pivoté sur son tabouret. Ses pupilles étaient dilatées par l'éclat des moniteurs.

— On optimise l'espace, Capitaine. Si vous avez un problème avec le stockage, voyez avec le colonel Morel.

— L'article 432-15 définit la destruction de preuves. Vous agissez sous réquisition.

— Je suis informaticien, pas avocat. Mon ticket indique "Nettoyage". Le dossier Videl présentait des erreurs. Il était déjà mort, techniquement.

Videl a observé les mains du technicien. Elles ne tremblaient pas. C'était le calme de la fonction. L'homme croyait à sa sémantique. Dans le rack n°4, un voyant est passé au rouge fixe. Un clic métallique a retenti.

— Panne matérielle sur le disque physique, a annoncé le second technicien. C'est le troisième ce matin. L'humidité de l'automne, sans doute.

Videl a posé sa main sur le châssis en acier. La vibration des ventilateurs se transmettait dans sa paume, une pulsation dévorant les dernières traces de l'affaire

Héloïse Marceau.

— Je veux l'inventaire des disques remplacés.

— Ils partent au broyage. Protocole Secret Défense. On démagnétise tout à l'extraction.

Videl a refermé son carnet. Le cuir était légèrement humide. Il a pris une inspiration lente. L'odeur d'ozone était ici plus forte, presque métallique.

— Où est le registre des scellés physiques ? Celui du Greffe.

— Bureau 112. Mais ils font l'inventaire annuel. L'accès est fermé.

Videl a quitté la salle. Dans le couloir, le scintillement des néons lui donnait une pression derrière les yeux. Dans l'ascenseur, le miroir en inox lui a renvoyé l'image d'un homme dont le costume semblait soudain trop large. Un vêtement de deuil.

Devant le bureau 112, une affiche : "Fermeture exceptionnelle". Il n'a pas frappé. La porte était verrouillée. Son BlackBerry affichait trois appels manqués du procureur adjoint. Il a glissé l'appareil dans sa poche sans rappeler.

À travers la vitre dépolie du bureau 114, il a aperçu une silhouette. Le bruit d'une déchiqueteuse, un broyage lent, résonnait dans le silence. Six secondes de déchirement, deux secondes de silence. Videl est entré. L'odeur changeait ici : vieux papier et encre séchée. Un adjoint administratif tamponnait des dossiers avec force.

— Capitaine Videl. Je viens pour le scellé 45-B, dossier Marceau.

— Déclassé ce matin. Transfert aux archives définitives.

— C'était prévu dans trois mois, a objecté Videt en s'approchant du comptoir.

— Ordre de la hiérarchie. Le dossier est classé "Sans suite" depuis hier soir. Les scellés sont détruits ou restitués.

— Restitués à qui ? La victime est morte.

L'adjoint a tourné une page avec un doigt mouillé de salive.

— Aux ayants droit. Le cabinet Larriou et Associés.

Videt a senti une contraction dans son épaule. Paul Larriou, le député, oncle de la victime et suspect occulte de l'enquête. Que son cabinet récupère les pièces n'était pas une erreur. C'était une signature.

— Montrez-moi le bordereau.

L'adjoint a hésité, regardant la caméra de surveillance avant de glisser un feuillet de carbone. La signature était une boucle nerveuse, illisible. Mais le tampon Larriou était net.

— Le carton est déjà parti ?

— Le coursier est passé il y a dix minutes. Il doit être au quai de déchargement.

Videt s'est retourné et a couru vers l'escalier de service. Ses poumons brûlaient. Au niveau -1, il a poussé la barre de la porte donnant sur la cour.

Le ciel gris de Paris l'a frappé. Une pluie fine tombait sur les pavés. Au bout de la cour, une camionnette blanche manœuvrait vers la sortie. Videt a accéléré, ses semelles glissant sur les pierres humides.

— Arrêtez ce véhicule ! a-t-il crié à l'agent en faction.

L'agent a levé les yeux, surpris. La camionnette a marqué un arrêt, crachant une fumée noire dans l'air froid. Le conducteur, un homme jeune à casquette, a passé la tête par la fenêtre.

— Un problème, chef ?

Videl était à deux mètres. Il a posé sa main sur le capot brûlant. Il sentait la chaleur du bloc moteur.

— Ouvrez les portes arrière. Maintenant.

— J'ai mes bons de sortie, tout est en règle.

— Je ne vous ai pas demandé vos papiers. Ouvrez.

Le conducteur a échangé un regard avec son passager, une ombre derrière la vitre teintée. Le moteur a vrombi. L'agent de sécurité s'approchait, la main sur son étui, par réflexe.

— Cet homme transporte des pièces sous saisie conservatoire, a lâché Videl.

Il a saisi la poignée arrière. Verrouillée. À l'intérieur, un bruit de plastique froissé. Le conducteur a enclenché la marche arrière brutalement. Videl a dû sauter pour éviter l'aile.

— Arrêtez-le !

Mais la camionnette avait déjà franchi la grille, profitant du passage d'une voiture de

service. Elle a disparu sur le quai, fondue dans la masse des utilitaires.

Videl est resté seul sous la pluie. Ses mains étaient tachées de graisse noire. Il a sorti son mouchoir et a frotté ses doigts avec une précision méthodique, jusqu'à ce que la peau devienne rouge. Le système venait de se purger. La machine n'était pas grippée ; elle fonctionnait avec une fluidité terrifiante.

Il a repris son BlackBerry. Un message : "Rendez-vous bureau du Directeur. Immédiat."

Il a franchi le sas blindé. L'air y était saturé par l'odeur du papier déshydraté par le chauffage. Ses talons claquaient sur le linoléum, un bruit sec qui se répercutait contre les cloisons des bureaux vides. À 16h47, l'activité semblait suspendue. L'ascenseur était en maintenance. Videl a pris l'escalier B.

Au quatrième étage, la moquette bleu nuit étouffait ses pas. Devant le bureau 412, la secrétaire ne leva pas les yeux. Elle tapait à une vitesse mécanique.

— Il vous attend, dit-elle. Posez votre téléphone dans le casier.

Videl a déposé l'appareil. Il a poussé la porte en chêne. Le bureau du Commissaire Divisionnaire était dans la pénombre. Une seule lampe éclairait une chemise bleue.

— Asseyez-vous, Videl.

Le capitaine s'est exécuté, le dos droit.

— La camionnette vient de partir avec les scellés du dossier Marceau, a dit Videl.

— Erreur de procédure, a coupé le Divisionnaire. Ces scellés sont désormais classés Secret Défense par le parquet. Votre accès est révoqué.

— L'article 40 m'oblige à signaler la disparition de preuves.

— Il n'y a pas de disparition, Videt. Il y a une restructuration administrative de l'information.

Le Divisionnaire a ouvert la chemise. Un ordre de mission signé par le Préfet.

— Vous êtes déchargé de l'enquête avec effet immédiat. Vous rejoignez les archives demain à 08h00. Motif : incompatibilité de méthode. On vous reproche un harcèlement procédural sur le Député Larrieu.

Videt fixa le stylo-plume du supérieur qui tournait entre ses doigts.

— Les serveurs sont en train d'être effacés, Monsieur.

— Maintenance préventive, Capitaine.

Le Divisionnaire s'est penché en avant. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Vous comprenez la notion de frottement ? Une machine qui a trop de frottement finit par brûler. L'administration déteste la chaleur. Elle préfère le froid. Le froid fige les choses.

Videt s'est levé. Le dialogue était épuisé.

— Qu'advient-il du corps d'Héloïse Marceau ?

— Restitué à la famille. Incinération demain. Ils ont renoncé à la contre-expertise.

Videt est sorti. Son BlackBerry indiquait désormais : « Carte SIM non reconnue ».

Une déconnexion administrative. Dans le couloir, deux techniciens quittaient la salle des serveurs. Le vrombissement avait cessé. Un silence total s'était installé.

Il a pris l'ascenseur vers le niveau -2. Il a posé son index sur le lecteur biométrique du SISC. Laser rouge. Bip bref. Accès refusé. Il n'était plus qu'un fantôme. Un technicien a fini par lui ouvrir. L'air expulsé sentait le plastique chaud.

— Je dois accéder au terminal 04.

— Impossible. Le secteur est en reformatage.

Videl a marché entre les baies. Sur un écran, une barre de progression : 94 %. Sous le nom du volume « VIDEL_ARCHIVES_PJ », la commande ``rm -rf`` dévorait tout. La méthode Gutmann. Trente-cinq passages pour s'assurer que même un microscope ne retrouverait rien.

— Arrêtez ça, a ordonné Videl.

— Je ne peux pas. C'est verrouillé par l'administrateur global.

L'écran a affiché : « 100 %. Opération terminée. »

Le sifflement des moteurs s'éteignant ressemblait à un soupir. Videl est ressorti. Dans le couloir, l'adjoint de tout à l'heure l'attendait avec un sac plastique scellé. À l'intérieur : son téléphone, son badge, ses clés de service.

— Procédure de suspension à titre conservatoire, a dit l'adjoint d'une voix monocorde. Les clés de la Peugeot, aussi.

Videl a tendu le trousseau. Le métal a tinté contre le chariot. L'adjoint s'est éloigné sans un mot. Videl est resté seul devant l'ascenseur. Plus de données. Plus de dossier.

Plus de preuves. Juste le poids du carnet de notes dans sa poche, l'unique résidu physique d'une vérité devenue encombrante.

Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes au rez-de-chaussée. Videt a franchi le hall, sentant l'absence de son badge à sa ceinture comme une amputation. À l'accueil, l'agent ne l'a pas salué.

— Vous devez sortir par la porte latérale, a dit l'homme. Le badge est désactivé.

Le froid de novembre l'a cueilli sur le trottoir. Paris, à 19h12, n'était qu'un flux de phares blancs. À gauche, une 407 grise, moteur tournant, attendait sur le bateau. Deux hommes à l'intérieur, visages bleuis par un écran. Videt a commencé à marcher. Son carnet contenait tout : les horaires de Larrieu, les plaques de Saïd, l'adresse du hangar à Saint-Denis.

Il a allumé une cigarette à l'angle d'une rue. Dans le reflet d'une vitrine, il a vu la 407 déboîter sans phares. Un homme est sorti de l'ombre d'un porche. Trench sombre, col relevé. L'un des conseillers de Larrieu.

— Vous n'avez plus rien, Videt. Plus de fonction, plus d'autorité.

— J'ai ma mémoire.

— La mémoire est volatile, Capitaine. Donnez-moi ce carnet et vous aurez un poste tranquille dans le privé.

Videt a jeté sa cigarette. La 407 s'est immobilisée à sa hauteur. Il a vu la vitre arrière s'abaisser de quelques centimètres.

— Le dossier est clos, a dit Videt.

— Alors donnez-le-moi. C'est un anachronisme que vous avez là.

L'homme a sorti sa main de sa poche. Un Sig Sauer mat, pointé vers la cuisse de Videl. Un tir d'arrêt. Propre.

— Le dossier ne concerne plus seulement Larrieu, a dit Videl. Les plaques de Saint-Denis appartiennent au Ministère.

— Raison de plus. On ne négocie pas avec un bug informatique, Videl. On le corrige.

Au loin, un technicien de surface titubait avec une bouteille. Le conseiller a jeté un regard périphérique. Une fraction de seconde. Videl a senti le cuir de son propre holster sous sa main. À cet instant, sur le BlackBerry du passager, une notification a clignoté : "Erreur de redondance cyclique". Un serveur miroir, au fin fond du greffe, venait de bloquer la purge. La page 4 de l'autopsie d'Héloïse — celle mentionnant le silicone sous les ongles — venait de survivre.

Le conseiller a reçu un message, a rangé son arme et a ajusté sa veste.

— Le dossier n'existe plus, a-t-il dit avec un sourire froid. Vous êtes un flic sans procédure. Une erreur d'indexation.

La 407 a démarré dans un râle diesel. Videl est resté seul. Il a touché l'objet caché dans sa doublure, qu'il n'avait pas déclaré : une clé USB contenant la capture brute du trafic réseau de la semaine. La machine s'était grippée un instant trop tard pour lui, mais un instant trop tôt pour eux. Videl a tourné le dos aux boulevards et s'est enfoncé dans l'obscurité de la rue de Grenelle.

Chapitre 15

Classement sans suite

Le moniteur suspendu dans l'angle du bureau diffuse une image saturée. Paul Larrieu occupe l'écran, le visage lisse sous la lumière des projecteurs. Un bandeau défilant annonce sa réélection : 54,3 % des suffrages. L'homme ajuste le revers de sa veste de flanelle grise d'un geste sec, une précision de métronome qui ne trahit aucune nervosité. Sous son portrait, le décompte des bureaux de vote s'achève. Le score est définitif.

Videl ouvre le tiroir de son bureau. Le bois coulisse avec un frottement acide, signe d'un mécanisme à bout de souffle. Il en extrait une boîte de trombones et un tampon encreur. Ses gestes sont dictés par une économie de force apprise lors de ses premières années de terrain, une manière de ne pas gaspiller l'énergie qui lui reste. L'odeur de café rassis s'échappe d'un gobelet marqué d'une trace de salive séchée. Il ne regarde plus l'écran.

Sur le sous-main, le dossier n°2010-09-14-HM repose à plat. La chemise cartonnée, d'un chamois délavé, est usée sur les tranches. Videl saisit le tampon.

— Vous avez les formulaires de transfert, Videl ?

Le Commissaire Divisionnaire se tient dans l'encadrement de la porte. Sa chemise dépasse légèrement de sa ceinture à l'arrière. Il ne rentre pas. Il préfère rester dans la zone grise du couloir, là où la lumière des néons est la plus crue, comme pour ne pas être contaminé par le contenu de la pièce.

— En cours, Monsieur le Commissaire, répond Videl sans lever les yeux.

— Le Parquet a validé le classement cet après-midi. Article 40-2. Absence d'éléments probants.

— J'ai lu la notification.

— L'inventaire des scellés est joint ?

— En page 42. CD-ROM, prélèvements biologiques, relevés téléphoniques. Rien ne manque.

Videl écrase le tampon sur la première page. La pression de son poignet est uniforme, brutale. Le mot « CLASSÉ » barre le nom d'Héloïse Marceau. Le noir de l'encre met quelques secondes à sécher, perdant sa brillance pour s'intégrer définitivement à la fibre du papier.

À l'écran, Larrieu lève les mains vers la foule. Le silence dans le bureau n'est rompu que par le cliquetis régulier d'un radiateur qui se dilate dans les murs.

Videl se lève. Il saisit un carton de déménagement standard. Il y range ses codes de procédure, puis sa lampe torche dont il retire les piles, une à une. Le contact du métal froid contre sa paume est son seul point d'ancrage. Il vide ensuite le pot à crayons. Un critérium, deux billes à l'encre bleue, une gomme usée jusqu'à l'amorce.

— Vous commencez lundi au service central des archives, reprend le Divisionnaire. Sous-sol du bâtiment B. Température régulée, moins de lumière directe. C'est plus sain pour vos yeux, non ?

— Probablement.

Videl ne relève pas l'ironie. Il dépose le dossier Marceau au sommet de la pile. La chemise chamois dépasse de quelques millimètres, comme une écharde. Il rabat les volets du carton. Le bruit du ruban adhésif que l'on déroule est une déchirure qui emplit l'espace. Il chasse les bulles d'air du plat de la main.

Sur l'écran, un nouveau plan montre le quartier général de campagne. Saïd est là, en

retrait dans la pénombre d'un couloir, son terminal porté à l'oreille. Il ne sourit pas. Il observe la scène, la mâchoire fixe, son costume sombre se fondant dans les boiseries du salon.

Videl soulève le carton. Ses trapèzes se contractent sous l'effort. Ses pas résonnent sur le linoleum gris dont les jointures sont saturées de poussière noire. Il marche vers l'ascenseur.

Lorsqu'il descend au niveau -2, la pression change. Les couloirs sont plus étroits ici, bordés de rayonnages métalliques qui s'étirent jusqu'à l'obscurité. L'odeur est celle du papier acide et du désinfectant industriel. Il s'arrête devant la travée 14. Un chariot l'attend. Il y dépose son fardeau à côté d'autres boîtes identiques, toutes marquées d'un code-barres.

Videl sort un carnet de sa poche. Il note l'emplacement : Travée 14, Rayon D, Position 04. Ses doigts effleurent la surface rugueuse. À l'intérieur, le dossier d'Héloïse Marceau entame sa phase de sédimentation. Il retire ses lunettes, frotte l'arête de son nez où une marque rouge s'est formée. Le silence est absolu, seulement perturbé par le ronronnement lointain de la ventilation forcée.

Il range son carnet dans la poche intérieure de sa veste. Le cuir frotte contre la doublure avec un glissement étouffé. Il saisit le tampon de contrôle posé sur le pupitre. D'un mouvement sec, il marque le flanc du carton. Le sceau indique : ARCHIVE DÉFINITIVE.

Une silhouette émerge de l'ombre portée par la rangée voisine. C'est l'archiviste de nuit, un homme dont la peau possède la teinte grisâtre des documents qu'il manipule.

- Vous avez fini le référencement, Videt ?
- La procédure est close.
- Bien. Je vais valider l'entrée dans la base.

L'archiviste s'approche d'un terminal dont le moniteur siffle une note aiguë qui agace les tympans. L'homme tape avec une lenteur méthodique, chaque pression sur les touches provoquant un claquement sec. Videt observe ses mains parsemées de taches de vieillesse, vestiges d'une carrière passée à l'abri du soleil.

— Le dossier Marceau, murmure l'archiviste sans quitter l'écran des yeux. Celui qui a fait la une le mois dernier ?

— Je ne lis pas la presse.

— C'est ce qu'ils disent tous quand ils descendent ici. Vous voulez un reçu ?

— Inutile.

Videt se détourne. Ses semelles n'émettent aucun bruit sur le béton lissé. Il s'arrête devant un distributeur automatique. L'appareil vrombit. Le métal de la pièce tinte dans le monnayeur. Un gobelet chute. Le liquide brun s'écoule, dégageant une odeur de brûlé. Videt ne boit pas. Il observe la vapeur se condenser sur la paroi du plastique, formant des gouttelettes qui finissent par rejoindre la base.

Sur le mur, un écran plat diffuse les informations. Le son est coupé. Paul Larrieu apparaît en gros plan. Cravate bleu nuit, nœud parfait. Ses lèvres bougent avec une assurance prédatrice.

Videt scrute les traits de l'élu. Il cherche une micro-expression, un tressaillement qui trahirait une faille. Rien. La peau du député est lisse, artificiellement jeune. À l'arrière-plan, la caméra balaie la salle. Dans un angle mort, Saïd apparaît brièvement. Il tient un verre de champagne par le pied. Il ne boit pas. Son regard est fixé sur une issue de secours. La diode rouge de son terminal clignote au rythme d'une réception de données.

Videt lâche le gobelet dans la poubelle. Le plastique craque. Il gagne le vestiaire, une cellule éclairée par un tube fluorescent dont le starter est en fin de vie. Le

clignotement de la lumière impose un rythme stroboscopique à ses gestes. Il ouvre son casier, détache son holster. Il retire le chargeur de son Sig Sauer, compte les munitions chemisées de cuivre. Quinze. Il les range dans une boîte alvéolée.

Le silence du sous-sol devient physique. Videt retire sa veste de service. Il la plie en quatre, suivant les lignes de couture, et la dépose sur l'étagère. Il enfle un pull en laine sombre.

— Capitaine ?

Videt se retourne. C'est le brigadier de faction.

— Vous avez oublié votre badge sur le lecteur.

— Gardez-le. Je n'en aurai plus besoin pour les étages.

Videt franchit le sas blindé. Le verrouillage électromagnétique derrière lui est définitif. Il monte l'escalier de service. Vingt-quatre marches de granit usées en leur centre.

Dehors, l'air de novembre le frappe. La cour de la préfecture est déserte, balayée par un vent sec qui fait tourbillonner des fragments de feuilles mortes. Il marche vers le parking. Sa voiture est garée à l'emplacement 82. Il s'installe au volant. L'habitacle sent le tabac froid. Il ne démarre pas. Il observe le reflet de la façade dans son rétroviseur. Au deuxième sous-sol, une seule fenêtre étroite laisse filtrer une lueur blafarde. C'est là que repose Héloïse Marceau, entre une fraude fiscale et un rapport d'autopsie.

Il insère la clé. Le moteur diesel s'ébroue, injectant une vibration régulière dans la colonne de direction. Il engage la première. Les pneus crissent sur le goudron froid. Devant lui, le boulevard est une traînée de lumières. Le flux urbain continue, indifférent à la sédimentation des preuves.

Les essuie-glaces balaiant le pare-brise avec une régularité métronomique. Le caoutchouc usé laisse une traînée d'eau qui diffracte les néons rouges. Sur l'autoradio, la voix du journaliste est monocorde : « Paul Larrieu l'emporte... Une campagne marquée par la sécurité... Confirme son ancrage. »

Videl n'augmente pas le volume. Il observe le reflet des lampadaires sur le capot gris. Au quai des Célestins, il s'arrête au feu. Sur le trottoir, des partisans de Larrieu sortent d'une brasserie. Ils rient. Leurs bouches expulsent de la vapeur d'eau qui se dissipe instantanément. Videt note le plissé des pantalons, la posture de victoire. Aucun d'eux ne regarde la voiture banalisée.

Le téléphone, resté dans le vide-poche, vibre. Numéro masqué. Videt ne décroche pas. Six impulsions. Puis un message : « Classement signé. Procédure close. Transfert à l'annexe Nord. »

Il desserre son frein à main. Le cran métallique produit un bruit sec. La mutation n'est pas une promotion, c'est une mise en quarantaine. L'annexe Nord est un entrepôt de béton à la lisière du 18e, un bâtiment sans fenêtres où l'administration enterre ses échecs sous une couche de poussière industrielle.

Il arrive devant la grille à 20h45. Le gardien sort de sa guérite, un carnet à spirales à la main.

— Votre nom ?

— Videt. Romain.

— Motif ?

— Prise de fonction.

— Garé à l'emplacement 14. Le badge est à l'accueil.

Videt coupe le contact. La chute du régime moteur provoque un dernier tressaillement

de la carrosserie. Il récupère son sac, ferme la portière. Il marche vers l'entrée. À l'intérieur, les tubes fluorescents grésillent, émettant une lumière spectrale. Le taux d'humidité est élevé. Sur les murs, la peinture s'écaille en larges plaques.

Il pousse une double porte. La salle des archives s'étend dans la pénombre. Des rayonnages montent jusqu'au plafond. L'odeur est celle du papier vieux et de l'oubli. Videt s'approche du bureau. Un ordinateur affiche une base de données, caractères verts sur fond noir. Sur le dessus d'une pile de dossiers, une chemise cartonnée bleue détonne par sa propreté.

Il l'ouvre.

« Dossier Marceau, Héloïse. Mort suspecte. Classé. »

Il passe l'index sur le nom. Le papier est froid. Dans le fond de la salle, un ventilateur d'extraction tourne lentement, brassant une poussière qui ne retombe jamais. Il note son heure d'arrivée sur le registre : 21h02.

Il commence à marcher entre les travées. Il cherche la section des scellés. Ses pas résonnent, un écho sec qui revient vers lui. Au bout de l'allée G, il s'arrête devant une boîte dont le ruban rouge a été rompu, puis grossièrement recollé. Il soulève le couvercle. À l'intérieur, un sachet contient un téléphone à l'écran fêlé. C'est l'appareil de la victime. Il le saisit. Le poids est négligeable, une coque de plastique dépouillée de son fantôme. Il sait que la mémoire a été effacée. Pourtant, il le fixe, cherchant une trace que la procédure aurait oubliée.

Soudain, le terminal dans sa poche vibre à nouveau. Saïd.

Videt regarde le téléphone de la morte, puis celui qui tremble dans sa main. Il ne prend pas l'appel. Il dépose l'objet dans la boîte et referme le couvercle avec une lenteur calculée. Il se dirige vers le fond de la pièce, là où la lumière ne parvient plus,

là où les dossiers ne sont plus que des masses sombres.

Sa respiration produit un sifflement ténu, capté par les parois de béton brut. Il observe ses mains. Une fine pellicule de poussière grise marque ses index. Dans le lointain, parvient le signal étouffé d'un poste de télévision. Les acclamations. 62,4 %. Une victoire nette. Videt n'éprouve rien. Il note l'efficacité du système. L'anomalie a été résorbée.

Son téléphone vibre une troisième fois. Insistant. Videt extrait l'appareil.

— Vous avez les résultats, Capitaine ?

La voix de Saïd est dénuée de triomphe. On entend le cliquetis d'un briquet de luxe.

— Je ne suis plus Capitaine, Saïd. Je suis aux archives.

— Les titres changent, pas les dossiers. Larriou est reconduit. Lundi, on signe pour le complexe de Seine-Saint-Denis. Vous avez fait votre part.

— J'ai appliqué la procédure. Absence de charges.

— Et le sachet ? Celui de l'allée G ?

Videt tourne la tête vers la boîte. Il fixe le ruban adhésif.

— Le scellé est en place, Saïd. Il restera ici jusqu'à la prescription.

— Bien. On ne rouvre pas les tombes quand elles sont bien scellées. Profitez du calme, Videt. La poussière est ce qu'il y a de plus stable dans cette ville.

La ligne coupe. Videt range son appareil. Il ressent une légère pression aux tempes. Il reprend sa progression, déplaçant un chariot chargé de nouvelles boîtes. Ses gestes sont mécaniques, économisant chaque mouvement.

Il finit par atteindre le dernier bureau. Sous une lampe dont le bras articulé grince, une dernière chemise l'attend. Il s'assoit. La chaise en plastique émet un craquement. Il ouvre le dossier. Les procès-verbaux se succèdent, de plus en plus illisibles à

mesure que l'enquête s'enlisait. Il s'arrête sur le rapport de toxicologie. Les valeurs sont surlignées en jaune. Un dosage létal, mais « compatible avec une ingestion volontaire ».

Videl sort son stylo. Il doit apposer son visa sur le bordereau final. Sa main survole la zone de signature. Une goutte d'encre s'est accumulée sur le bec. Il ne signe pas immédiatement. Il regarde l'obscurité qui s'épaissit. Il y a des milliers de noms ici. Il regarde le ventilateur au plafond. Les pales déplacent le même air vicié d'une seconde à l'autre. Le temps ne s'écoule pas dans les archives ; il s'accumule.

Il dépose le stylo et saisit la pochette contenant les effets de Marceau. Un ticket de métro, station Varenne. Le papier thermique a jauni. Il manipule le scellé avec des gestes lents. Il extrait une photographie de la scène de crime. Le flash écrase les reliefs. Le corps de la jeune femme est couché sur le flanc. On distingue une marque sur le vernis de l'ongle.

Sur le bureau, une radio diffuse le flash de vingt heures. Paul Larrieu parle de « rétablissement de l'autorité » et de « transparence ». Videl revient au feuillet 112 : l'audition du député.

Q : « Pourquoi son badge a-t-il été désactivé deux heures avant son décès ? »

R : « Des détails mécaniques. Je ne m'occupe pas de la logistique. »

Videl se lève. Ses articulations craquent. Il se dirige vers l'imprimante au bout du couloir. L'appareil est en veille, une diode clignote. Videl insère sa carte. Le scanner s'active, une rampe lumineuse d'un blanc bleuté progresse sous la vitre. Le moteur produit un sifflement linéaire.

Il observe la barre de progression. Le ventilateur de la machine expulse un air chaud chargé d'odeur d'ozone. À l'écran, le statut « CLASSEMENT SANS SUITE » s'affiche. Il valide. Le fichier est injecté dans le serveur central, une suite de bits inaccessibles.

Il récupère l'original. Une fine pellicule de poussière s'est déjà déposée sur la tranche. Il souffle dessus. Les particules restent en suspension avant de retomber. Il replace le dossier dans le chariot. Tout est d'une géométrie parfaite.

Il consulte sa montre. Sa mutation est officielle. Il s'assoit, ouvre le tiroir et en extrait un tampon. Le bruit de l'impact est mat.

Un message de Saïd arrive. Une localisation GPS en zone portuaire. Videt l'efface. Il sent la texture froide de l'appareil. Le néon au plafond commence à clignoter plus rapidement avant de s'éteindre brusquement, plongeant l'allée dans une pénombre bleutée.

Videt pousse le chariot. Les roulettes opposent une résistance inégale sur le sol. Il s'arrête devant le rayonnage G-14. Il saisit la boîte Marceau par les fentes latérales. Le carton est froid. Il le fait glisser sur la tablette en acier. Le frottement produit un son de papier de verre qui s'arrête net lorsque le fond percute le métal.

Il ressort son téléphone. 20h25. Une note de service concernant les flux de stockage. Il ne l'ouvre pas. Son regard se fixe sur l'étiquette. L'encre noire est légèrement baveuse sur le « M ». Il signe le registre d'une ligne brisée, une suite d'angles aigus sans courbe. Une particule blanche atterrit sur le point final.

Au loin, le téléviseur diffuse des acclamations. Larriou doit être sur l'estrade. Videt imagine la fermeté de sa poignée de main. Le député est un expert en lissage de surfaces. Tout comme ce service. Tout comme lui.

Il referme le registre. Il reste immobile, les mains à plat, sentant les vibrations du bâtiment. Une odeur de tabac remonte par les conduits. Videt inspire lentement : nicotine, goudron, humidité.

Il tire le dernier tiroir. Il saisit sa lampe torche. Le contact du métal strié est rugueux. Il vérifie le faisceau. La lumière découpe un cercle blanc sur le mur, révélant les micro-fissures de la peinture. Il l'éteint. Le déclic est définitif.

Il se dirige vers l'ascenseur. Le bouton est tiède. En attendant la cabine, il consulte son terminal. Rien. Saïd sait que le silence vaut accord. L'ascenseur arrive. Vidél entre. L'espace est saturé par l'odeur du décapant industriel.

Les portes s'ouvrent sur le hall désert. Le gardien ne lève pas les yeux. Vidél traverse le marbre synthétique. Chaque pas résonne sous la coupole. Il franchit le sas. Dehors, la température a chuté, contractant les traits de son visage. L'humidité sature l'air d'une odeur de bitume. Il boutonne son manteau, sentant la lampe contre ses côtes. En face, un panneau électoral affiche le visage de Larrieu. Le papier gondole, donnant au sourire une distorsion grotesque.

Il rejoint sa Peugeot. Le verrouillage résonne dans la rue déserte. Il s'installe, observe les essuie-glaces balayer la suie sur le verre. Il porte l'appareil à son oreille.

— Rapport d'étape, énonce Saïd.

— Sortie de bâtiment effectuée, répond Vidél.

— Larrieu est reconduit. Le stock S-4 est évacué. Aucune anomalie.

— Et le dossier de l'avenue de Breteuil ?

— Le document est en phase de neutralisation. Un incident de base de données.

Vidél raccroche. Pas de salutations. Il enclenche la première. Il s'engage sur le boulevard. À chaque arrêt, il observe les passants, silhouettes courbées ignorant que leur monde vient d'être verrouillé.

Il prend la direction du quai de la Rapée. Les phares balayent les murs de pierre, révélant des traces de salpêtre. Sa lettre de mission est claire : les Archives Intermédiaires. Une mutation déguisée pour écarter ceux qui cherchent encore une

cohérence.

Il s'arrête devant l'annexe D3. Un panneau en émail, du grillage, des barbelés. Videt coupe le contact. Le silence envahit l'habitacle. Il s'approche de l'interphone.

— Capitaine Videt. Affectation 12-B.

— On vous attendait, grésille une voix. Poussez fort, le pêne est grippé.

Videt obtempère. Le métal hurle contre le béton. Il pénètre dans le hall. Un homme en blouse grise l'approche.

— Niveau -3. Secteur G. C'est là qu'on traite les dossiers classés.

L'homme pointe un chariot. Videt reconnaît l'écriture d'une greffière sur l'une des boîtes. C'est le début de la sédimentation. Les témoignages et l'ADN cessent d'être des preuves pour devenir des molécules d'encre piégées dans du papier. Il pose sa main sur le carton. Le contact est froid. La réalité finit toujours par mourir ici, sous le poids de la procédure.

FIN

Merci d'avoir lu "LE PROTOCOLE MARCEAU"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)